

# HÉCUBE,

2

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR P. J.-B. DALBAN.



PARIS,

VENTE,  
BOULEVARD DES ITALIENS, n° 7.

RAPILLY,  
PASSAGE DES PANORAMAS, n° 43.

A. SAUTELET ET C<sup>o</sup>,  
RUE DE RICHELIEU, n° 14.

A. MESNIER,  
PLACE DE LA BOURSE.

1829.

---

## PRÉFACE.

---

IL ne manque à tel ouvrage représenté qu'une intrigue, des caractères et un dialogue qui aient le sens commun pour être une pièce ; à tel autre ouvrage imprimé et privé du jour de la représentation, il ne manque souvent qu'un théâtre et des acteurs.

Si certaines gens voulaient convenir que dans une tragédie ils ne voient autre chose que l'art du machiniste, un vain jeu de représentation, et un langage ridicule, alors tout serait fini et on leur passerait leurs prétendus succès ; mais tant qu'ils s'obstineront à décorer leurs malheureux essais du nom du plus beau des arts, on leur rira au nez et on se moquera de leurs ridicules entreprises.

On ne s'attachera point ici à réfuter sérieusement la prétendue révolution arrivée dans l'art dramatique ; elle est si inattendue, si étrange, elle sent tellement le placage qu'il est impossible de ne pas la comparer à ces débauches publiques du peuple de Lacédémone où l'on enivrait les Ilotes pour en dégoûter les honnêtes gens.

Qu'il n'y ait point de littérature proprement dite à Paris, c'est ce qu'il est facile de prouver puisque, la littérature étant l'expression des mœurs d'un peuple, aucun ouvrage n'y porte l'empreinte du caractère national. Que sont devenus le roman, la poésie fugitive, la critique ? La proie du malheureux genre gothique et barbare qui corrompt aujourd'hui toutes les branches de littérature. Mais s'il est une partie dans laquelle cette révolution soit impossible, c'est assurément l'art dramatique, parce que la comparaison avec de meilleurs ouvrages y sera toujours trop facile à faire, et que sur un point aussi délicat que notre amusement, il est impossible de ne pas s'a-

percevoir bientôt de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui plaît ou déplaît. Si quelque chose prouve le bon sens de la nation, c'est le silence absolu gardé sur les singuliers scandales dont les arts sont affligés. Quel ouvrage un peu remarquable s'est élevé contre ce qu'on appelle genre romantique? Et qui n'a déploré en secret l'oubli de tant de chefs-d'œuvre comme étouffés sous un déluge de productions misérables?

Quelques tentatives malheureuses dans l'art dramatique ne sont donc pas les marques les plus sensibles de sa décadence. Depuis long-temps elle s'annonçait par des causes plus éloignées. On la découvrait dans l'incertitude des jugemens du public, dans sa facilité à s'engouer pour de certaines réputations qu'il abandonnait avec la même légèreté. Ces variations étaient la preuve que le goût de la poésie était généralement affaibli, et que plus rares encore étaient la sûreté de goût, le tact, la délicatesse, qui font les vrais connaisseurs.

Il faut en convenir, l'art en lui-même

avait aussi éprouvé des changemens ; il avait fait des progrès, il avait acquis des perfections purement idéales et superflues, dans lesquelles le public n'avait pu le suivre, et où les artistes étaient restés à peu près les seuls juges de leur mérite.

Au milieu du dégoût ou de l'inconstance du public des voix se sont élevées, qui ont trouvé dans la disposition des esprits une confiance trop aveugle en des jouissances nouvelles. On a parlé du *nouveau* sans songer que ce serait encore quelque chose d'assez nouveau que des ouvrages de l'ordre de ceux des grands maîtres, et que dans tout autre sens, ce mot ne signifiait rien, et n'offrait qu'une chimère à l'inquiétude de l'imagination.

Les sciences s'avancent lentement vers la perfection, les arts y vont de suite. A peine les facultés humaines se sont-elles appliquées aux arts de l'imagination qu'elles en circonscrivent les bornes. Ils ne doivent rien aux progrès du temps ni du langage ; ils forment eux-mêmes leur langue et nais-

sent tout formés. Les règles antiques contre lesquelles on s'élève ont d'ailleurs pour elles l'expérience de deux siècles, et l'expérience du passé dans tous les siècles de lumières.

Quant au *nouveau* en matière de style, l'application en est encore si impossible, que, comme on vient de le dire, la poésie en naissant chez un peuple, forme elle-même sa langue, se l'approprie, la modèle sur ses besoins, et que vouloir la changer quand elle est formée, c'est la dénaturer et en méconnaître le génie.

Nous ne paraissions guère nous douter que Corneille dans ses beaux endroits est encore supérieur à tout ce qu'on a fait depuis. Une coupe singulière dans le dialogue, l'alliance bizarre des expressions, une élégance à la fois pauvre et recherchée, ne feront jamais le mérite d'un ouvrage; pour juger de la valeur des expressions il faudra toujours en venir à peser le sens qu'elles renferment : comme dans un travail précieux on considère à la fois l'élé-

gance de l'ouvrage et le poids du métal. Qu'y a-t-il de mieux écrit que cette scène où le **Menteur** fait à son père le faux exposé des embarras dans lesquels il s'est trouvé, et de la manière dont il en est sorti en épousant sa maîtresse? Quoi de plus parfait que toute cette pièce dont le style n'a rien perdu de sa fraîcheur? Et qu'avons-nous à opposer après des siècles aux scènes si substantielles de toutes les pièces du maître?

La poésie dramatique ainsi envisagée offre l'image de quelque chose de svelte et de délié dont elle seule peut donner l'idée et qui étonne par son fini, sa grâce et sa légèreté. Le **Misanthrope**, la **Métromanie**, le **Méchant** dans la comédie en sont des modèles. C'est le génie de la poésie dramatique en France, qui n'a rien de commun avec les formes lourdes du théâtre des autres nations, qu'on veut nous faire admirer. Vouloir le changer ce serait tout perdre ou plutôt ce serait une tentative inutile. On ne transplantera pas plus la littérature ger-

manique en France qu'on ne recueillera les vins du Rhin sur les coteaux de la Bourgogne. L'esprit naturel du terroir plus fort que l'esprit du moment s'y oppose et combattra toujours pour l'empêcher. Si l'engouement pour de malheureuses imitations pouvait encore durer, le temps n'en confirmerait point le succès, et la comparaison avec les avantages d'un autre système ne saurait manquer de faire tomber ces productions dans le mépris.

Outre le mérite de la difficulté vaincue qu'on ne saurait disputer à la poésie, puisqu'il en est un dans tous les arts, comme la musique, la danse, la peinture, on trouve encore dans le système des unités l'avantage d'un intérêt plus puissant, plus soutenu qui naît de l'ordre et de l'enchaînement des parties. On y trouve aussi l'avantage des surprises, des situations qu'on ne saurait rencontrer dans un système irrégulier, puisque le poète n'y est obligé à rien, et qu'il a toute liberté d'éviter ce qui est naturel et rare, pour tomber

dans ce qui est commun et extravagant. On trouve enfin dans le respect des règles l'ensemble d'une composition imposante, où *tout marche et se suit*, dont on ne peut rien retrancher sans nuire au tout, et qui est comme la clef de l'édifice sans laquelle tout se relâche et tombe en ruine.

La poésie dramatique en France a eu le mérite de prêcher des principes d'humanité, de tolérance, de bienveillance universelle, qui ont retenti sur tous les théâtres du monde et qui ont répandu les bienfaits de la civilisation. C'est la direction donnée à son théâtre dans laquelle elle a devancé toutes les nations et par où elle doit les surpasser toutes. Ce n'est point l'objet dans lequel paraissent conçues ces imitations des littératures étrangères dont la vérité tristement historique ne nous offre que des atrocités révoltantes. Le poète doit se proposer sans cesse le développement de quelque grande vérité, ou la peinture morale de quelque caractère échappé au pinceau des grands maîtres : s'écarter de ce

but c'est faire rétrograder l'art, c'est lui ôter sa vocation, son principe, le sentiment de nos besoins intimes qui a remplacé le dogme de la fatalité des anciens, et dont l'objet est de nous corriger par la terreur et la pitié. Il en faut convenir nos productions portent l'empreinte d'une époque malheureuse, image des tourmens auxquels leurs tristes auteurs sont en proie. On n'y voit que spectres fatigans pour l'imagination et matière à l'irritation de nos nerfs; à peine exprimerait-on de tout ce fatras une idée ou un sentiment consolant. On semble craindre d'émouvoir l'âme des spectateurs et de parler à des hommes. Qui dirait que toute notre littérature ne fût que la parodie de ce vers si frivole :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

Ce sont cependant ces Romains qui ont tout créé en Europe, qui nous ont donné nos mœurs et notre législation. Ils forment notre éducation; nous leur devons notre langue usuelle et celle de la religion, et nous

les bannissons de nos théâtres ! Et ils ne sauraient plus exciter dans nos cœurs que des émotions coupables !

Ce sont les abus contre lesquels je m'élève qui ont préparé la décadence de l'art dramatique et qui achèveront de le perdre, si on n'y prend garde.

*Spes nulla ulterior. . . . .*

*Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos  
Ducimus, et litus sterili versamus aratro.*

Juv., Sat. VII.

---

## PERSONNAGES.

---

**HÉCUBE**, reine de Troie.

**POLYXÈNE**, fille d'Hécube.

**AGAMEMNON**, chef de l'armée grecque.

**ULYSSE**, prince de l'armée grecque.

**POLYMNESTOR**, roi de Thrace.

**HÉLÉNUS**, fils de Polymnestor.

**MÉGISTE**, confident de Polymnestor.

**IDA**, femme de la suite d'Hécube.

**TROYENNES.**

**GRECS.**

La scène est dans la Chersonèse de Thrace.

# HÉCUBE.

---

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

POLYMNESTOR, MÉGISTE.

MÉGISTE.

OUI, long-temps le jouet et des vents et des flots,  
Des Grecs sur cette rive abordent les vaisseaux ;  
Avec la Grèce enfin Troie y vient de descendre :  
Hécube est avec eux ; et d'Ilion en cendre  
Ce reste malheureux , dernier sang de ses rois ,  
Polyxène.

POLYMNESTOR.

Mégiste, enfin je te revois !  
Cher appui de ton maître, ami dont ma prudence  
S'est ménagé de loin l'utile confiance,  
Dans Pergame, éprouvé par tes prudens avis  
Quand ma pitié craintive en retira mon fils,  
J'ai recueilli de loin ces conseils salutaires  
Dont m'éclairaient dès-lors tes utiles lumières.  
Que dis-tu ? que m'annonce un pareil traitement ?  
La reine dans ces lieux ! Quel est ce changement ?

I

HÉGUBE.

MÉGISTE.

Bien moins que de pitié, digne de votre haine,  
 Exemple des rigueurs où le destin l'enchaîne,  
 Elle arrive; elle suit dans la honte des fers  
 Un de ces fiers mortels auteurs de ses revers,  
 Dont la sanglante main tient sous elle abaissée  
 De vingt rois, ses aïeux, la splendeur éclipcée.  
 De ses maîtres pourtant la fière autorité  
 Se relâche aujourd'hui de sa sévérité,  
 Et souffrant sans témoins qu'elle vous entretienne,  
 On confie à vos soins la garde de la reine;  
 Vous l'allez voir bientôt.

POLYMNESTOR.

Me serais-je attendu  
 Au coup dont mon esprit vient d'être confondu ?

MÉGISTE.

Quoi ! la redoutez-vous ?

POLYMNESTOR.

Ah ! plus que tu ne penses :  
 Ne soupçonnes-tu pas mes justes défiances ?  
 De ses fils, tu le sais, entre mes mains sauvé,  
 L'un, par son père même au trépas enlevé,  
 Fut jadis dans le cours de leur longue disgrâce  
 Réservé pour survivre aux périls de sa race.  
 Des immenses trésors à ce prince promis,  
 L'héritage avec lui me fut encor remis ;

De Troie, en ses malheurs, espérance dernière,  
Et que je devais rendre un jour à sa misère.  
Eh bien ! de ce trésor à mes soins confié,  
Ce fils, à leurs regards, la plus chère moitié,  
Il n'est plus.

MÉGISTE.

Quoi ! seigneur ?...

POLYMNESTOR.

De ton funeste indice  
L'avis fut aussitôt l'arrêt de son supplice.  
A peine par tes soins sus-je le triste sort  
Des princes qui dans Troie avaient trouvé la mort,  
Aux funestes destins de sa famille entière,  
Je rejoignis ce fils, privé de la lumière.  
Ce palais renferma ce mystère profond.  
D'un meurtre encor récent ce témoin me confond.  
Que répondre aux fureurs d'une odieuse mère  
Qui peut-être aux refus opposant la prière,  
De nos Grecs soulevés se faisant des amis,  
Va bientôt avec eux me demander son fils ?

MÉGISTE.

Si d'un pareil danger la crainte encor vous blesse,  
Ah ! savez-vous, seigneur, jusqu'où le sort l'abaisse ?  
Sans pouvoir sur les Grecs, tout ce qu'elle en attend  
Après tant de malheurs, c'est un malheur plus grand.  
On dit que de sa fille en secret poursuivie,  
Un oracle fatal menace encor la vie :

D'Achille qui l'aimait l'ombre ainsi nous instruit ,  
 Jusqu'à travers les flots ce dieu vengeur la suit.  
 Ainsi s'explique au moins la foudre et les tempêtes  
 Dont jusqu'ici les dieux ont menacé nos têtes.  
 Ce héros, de nos ports nous fermant les chemins,  
 Veut qu'ici Polyxène expire par nos mains.  
 La reine n'en sait rien ; mais ce nouveau présage  
 De nos Grecs abattus réveille le courage,  
 Et tourne seul vers vous nos timides vaisseaux,  
 Jusqu'au fond de vos ports rejetés par les flots.

## POLYMNESTOR.

Que cet heureux récit passe mon espérance !  
 Il dissipe mon trouble et me rend l'assurance.  
 Ne crois pas que mon sort doive se démentir.  
 De ses riches trésors me laissant éblouir,  
 Oui, la soif de cet or, devenu légitime,  
 Plongea ma main avide au sang de ma victime ;  
 Des biens qu'un crime heureux fit passer dans mes mains,  
 Retenons la faveur par mes prudens desseins.  
 Déjà pour m'assurer ces richesses cruelles  
 J'ai su mettre à profit tes dernières nouvelles,  
 Lorsque depuis un mois tu m'as dans ce séjour  
 De la reine et des Grecs annoncé le retour.  
 Dans la splendeur de Troie, en sa magnificence,  
 De mon fils, tu le sais, on élevait l'enfance,  
 Avant que de Priam on m'envoyât le fils ;  
 Ces princes dans sa cour ensemble étaient unis,

Et même l'amitié resserrant cette chaîne  
A l'hymen d'Hélénus promettait Polyxène.  
A peine ai-je prévu de quels droits malheureux  
La reine à son approche attesterait les nœuds,  
Qu'aussitôt, loin d'Hécube et loin de la princesse,  
J'ai banni de mon fils l'imprudente tendresse.  
Déjà trop prévenu par leur dernier malheur,  
A peine en ma présence en cachait-il l'horreur;  
Son trépas s'opposant à leur intelligence  
Prévient de ses aveux la funeste imprudence,  
Et nous pourrons sans crainte, à l'abri de leurs coups,  
Voir ce que va des Grecs ordonner le courroux.  
Toi, cependant, sois sûr du succès de ton zèle;  
Et.....

MÉGISTE.

J'en reçois le prix quand je vous suis fidèle.  
Mais la reine vers vous devance Agamemnon.

## SCÈNE II.

HÉCUBE, POLYXÈNE, POLYMNESTOR.

HÉCUBE.

O terre ! ô port ouvert aux débris d'Ilion !  
De Priam dans vos murs recevez la famille ;  
Je confie à vos dieux et sa veuve et sa fille.  
Mais quelle est cette enceinte ? où porté-je mes pas ?  
Ah ! seigneur, ah ! du moins je ne me trompe pas,  
A cet auguste aspect que vous faites paraître,  
De ces lieux, je le vois, oui, vous êtes le maître.

Vous, dans mes longs malheurs imploré tant de fois,  
Enfin, Polymnestor, c'est vous que je revois !

POLYMNESTOR.

O reine ! ô de mes rois tige auguste et sacrée !  
Vous revoyez la terre à Cécrops consacrée ;  
D'un prince votre ami vous visitez la cour  
Dans ces lieux où jadis vous reçûtes le jour.  
O princesse !

HÉCUBE.

Ah ! seigneur, ah ! mêlez moins de charmes  
Au plaisir d'un retour qui fait couler mes larmes.  
Sous le poids des malheurs dont m'accablent les dieux,  
Hélas ! vers vous encor puis-je lever les yeux ?  
Seigneur, Priam n'est plus ; Troie est tombée ; Achille  
Ne s'est fait qu'un tombeau de cette immense ville.  
Devant vous de vingt rois la fille est dans les fers ;  
Moi-même, esclave aussi, je fléchis et je sers.  
Attendant d'un vainqueur le barbare caprice,  
Ma fierté s'est soumise aux volontés d'Ulysse.  
Réduite au sort affreux d'embrasser vos genoux,  
Suis-je Hécube, en effet ? me reconnaissez-vous ?

POLYMNESTOR.

Du bruit de vos malheurs, dont la terre est semée,  
J'ai su tout ce qu'au monde a dit la renommée,  
Et que d'un sort en tout digne d'un si grand cœur,  
Le ciel à vos vertus égalait la rigueur.  
Mais vous-même, madame, oubliant tant de gloire,  
Cédez-vous au malheur une indigne victoire ?

Songez-vous que bientôt, prêt à vous affranchir,  
D'un vainqueur irrité l'orgueil peut se fléchir ?  
Enfin pour écarter d'autres sujets d'ombrage  
Songez-vous sur quels bords vous a jeté l'orage ?  
Que ce refuge ouvert, où vous eussiez péri,  
Contre vos ennemis vous offre un sûr appui,  
Et qu'un hymen heureux, par une étroite chaîne,  
Doit engager bientôt mon fils à Polyxène ?

HÉCUBE.

Ah ! cet heureux espoir ne nous est plus permis ;  
Et les infortunés conservent peu d'amis.  
Mais où donc est ce fils, digne sujet de larmes,  
Et mon cher Polydore, objet de tant d'alarmes,  
Qu'il me tarde déjà de presser dans mes bras,  
Et que mon cœur appelle au devant de mes pas ?

POLYMNESTOR.

Pour des destins si chers soyez sans défiance.  
Le prince avec mon fils ne peut craindre d'offense.  
Tous deux, pour peu d'instans, éloignés de ma cour,  
Quand je l'ordonnerai vont presser leur retour.

POLYXÈNE.

O frère, hélas ! si cher, la moitié de ma vie,  
Oh ! quand pourra ta sœur être à toi réunie ?

POLYMNESTOR.

Vous trouverez bientôt un terme à votre ennui,  
Et peut-être ce jour va vous rejoindre à lui.  
Vous voyez la demeure où sa douleur trompée  
Vous appelle, à pleurer jour et nuit occupée.

Là je conserve aussi les richesses et l'or  
 Dont Troie accumula le précieux trésor,  
 Et qu'au juste héritier je brûle de remettre.  
 Entrez. Puissent ces biens ne pas changer de maître!  
 Puissé-je aussi garder moi-même dans ces lieux  
 Dans des amis si chers des biens plus précieux !

HÉCUBE.

Allons, oui, de mon fils montrez-moi la demeure  
 Aux lieux où vos bontés souffrent que je le pleure.  
 Mais j'aperçois déjà passer dans ce séjour  
 De mes cruels vainqueurs la déplorable cour,  
 Captive comme nous aux campagnes du Xanthe,  
 Et qu'à votre justice il faut que je présente.

(On aperçoit une suite de Troyennes qui traversent la scène, et qui entrent dans le palais de Polydore.)

POLYMNESTOR.

Entrez donc. Je vais voir vos superbes vainqueurs,  
 Dans leur funeste zèle intimider les cœurs,  
 Et s'il se peut bientôt hâter un sacrifice  
 Qui rende de mon fils le retour plus propice.

## SCÈNE III.

HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Attendons-en l'effet ; au succès de ses vœux  
 Vous devrez un époux, un frère malheureux.  
 Oui, ma fille, calmez cette sombre tristesse  
 Où votre cœur languit sous le poids qui l'opresse ;

Enfin dans nos malheurs j'espère un sort plus doux ,  
Et les dieux vont sans doute apaiser leur courroux.

POLYXÈNE.

Ah ! quel est votre espoir ? fille , esclave et princesse ,  
Je vous vois dans les fers où le destin m'abaisse.  
J'ai tout perdu ; le ciel , en d'indignes liens ,  
Me fait ici survivre à la honte des miens ;  
Et vous croyez , après le destin qui m'accable ,  
Qu'il soit encor pour moi de bonheur supportable !  
Aux revers d'Illion ferons-nous le mépris ,  
D'oublier des affronts que sa perte a suivis ?

HÉCUBE.

Ah ! le ciel permet-il des maux sans espérance ?  
Il console à la fin la plus longue souffrance.  
Née avec nos malheurs , ils commencent pour vous ;  
Dans le berceau nourrie , à l'abri de leurs coups ,  
Vous n'avez pu prévoir en ouvrant la paupière ,  
Les pleurs dont ma douleur s'abreuva la première.  
Dix ans , j'ai vu la main qui produit nos regrets ,  
Chaque jour dans mon cœur , lancer de nouveaux traits :  
Ilus meurt , aussitôt il est suivi d'Icile ;  
Hipponoüs fait place au trépas de Troïle ;  
Et Troie enfin , cédant à nos derniers malheurs ,  
Dans mes yeux épuisés ne trouve plus de pleurs.  
J'ai besoin de chercher dans mon erreur frivole ,  
Après tant de revers , l'espoir qui m'en console.  
Enfin après dix ans , je vais revoir mon fils.  
Qui sait ce qu'à ses pleurs les destins ont promis ?

Il peut relever Troie , encor dans la poussière ;  
 Et faire à nos vainqueurs , expier ma misère.  
 Enfin ce roi puissant , lui-même , il vous l'a dit ;  
 Ne peut-il pas pour nous armer tout son crédit ?  
 Intimider les Grecs , perdus sur ce rivage ,  
 Et dans leurs fers surpris rompre notre esclavage ?  
 Parmi tant de raisons , que de droit d'espérer !

POLYXÈNE.

Moi , je n'espère rien.

HÉCUBE.

Et pourquoi l'ignorer ?  
 A l'hymen d'Hélénus , vous étiez attendue ;  
 Vos malheurs de ce rang ne vous ont point déçue :  
 Votre hymen peut flatter des rois moindres que nous ,  
 Et tous s'honoreraient de s'allier à vous.

POLYXÈNE.

Non , je ne prétends pas , à nul autre importune ,  
 L'accabler des revers de ma seule infortune.  
 Hélénus , non , ce cœur , trop indigne d'un roi ,  
 S'il ne peut t'honorer , ne sera pas pour toi ;  
 Je ne veux pas non plus , par un autre hyménée ,  
 Orner de mes tyrans la chaîne infortunée ;  
 Comme aux tristes moitiés d'un superbe vainqueur ,  
 Des héros d'Ilion faire envier la sœur.  
 Ma mère , de ces rois qu'il faut que je révère ,  
 Un héros soutiendra la dignité première.  
 Que l'orgueil de revivre en cet appui nouveau ,  
 Soit en mourant l'espoir que j'emporte au tombeau

Tout me dit que pour moi ma course est terminée,  
Et du plus noir complot se voit environnée.  
En fuyant Ilion pour ne la plus revoir,  
A jamais sur ses bords j'ai laissé tout espoir.

HÉCUBE.

Ah ma fille ! à ce point vous laissez-vous abattre ?  
Serez-vous contre moi la première à combattre ?  
Que contre mes efforts vos troubles renaissans,  
Rendent encor des miens les ennuis plus pressans !  
Croyez-vous donc mon cœur insensible à l'outrage ?  
Moi-même en vous parlant j'ai besoin de courage ;  
Ne m'ôtez pas l'appui qui m'aide à m'aveugler,  
Et du moins par pitié laissez-vous consoler.

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Aux mânes de la Grèce et du fils de Pélée,  
La victime, seigneur, va donc être immolée ?  
Vous voyez, à nos yeux elle craint d'approcher,  
Comme fuyant l'autel que son cœur vient chercher.  
Du moins quelques instans, différez son supplice.  
Ne peut-on empêcher ce triste sacrifice ?  
Vous-même en l'ordonnant, juge de sa rigueur,  
N'osez-vous le blâmer ?

AGAMEMNON.

Eh ! le puis-je, seigneur ;

Lorsque des dieux sur nous la colère allumée,  
 De ses ordres vengeurs menace cette armée ;  
 Quand jetés sur ces bords nous n'y venons chercher,  
 Que le prix de ce sang versé sur le bûcher ?  
 Voyez de ces rigueurs l'image menaçante,  
 Ce ciel semé d'éclairs, cette mer frémissante.  
 L'Aulide encor présente à mes tristes esprits,  
 Offre moins de dangers à mes regards surpris.  
 A peine à nos efforts la rame ouvre une voie,  
 La mer gronde.... et l'abîme a ressaisi sa proie.  
 La victime tremblante, et que j'allais sauver,  
 Vient encor sous la main qui la doit captiver ;  
 Debout sur le rivage, Achille la demande,  
 Marque à nos yeux l'autel et désigne l'offrande.

## ULYSSE.

Ah ! quelle offrande, ô ciel ! dont je me sens frémir ?  
 Aux regards d'une mère oserez-vous l'offrir ?  
 Une vierge timide, et de qui la faiblesse  
 De ses revers à peine instruit la noblesse,  
 Va s'avancer du trône aux horreurs du trépas,  
 Et ce spectacle, ô ciel ! ne vous attendrit pas !

## AGAMEMNON.

Je vous entends, seigneur. Mais qui, je puis le dire,  
 Doit sentir moins que moi la pitié qu'il inspire ?  
 N'ai-je donc pas moi-même, et d'un bras triomphant,  
 Pour le salut des Grecs immolé mon enfant ?  
 A la fille des rois à leur sort réunie,  
 Qu'avait fait autrefois ma fille Iphigénie ?

Tout ne me dit-il pas qu'à ces mêmes Troyens  
J'ai des droits les plus saints immolé les liens ?  
Et qu'enfin par devoir il est temps que j'expie  
De ma première erreur le sacrifice impie ?  
En vain de mes remords croyez-vous m'effrayer ;  
C'est combattre mes vœux , moins que les appuyer ,  
Que rouvrir dans mon cœur les pleurs dont je soupire.  
Il faut , n'en doutez pas , que Polyxène expire ;  
Qu'un sang que je déteste , à mes pieds répandu ,  
Apaïse en s'y mêlant celui que j'ai perdu ,  
Et que Troie en ces lieux achève de s'éteindre ,  
Objet même d'horreur quand il n'est plus à craindre.

## ULYSSE.

Ah ! si c'est Troie ici que la haine poursuit ,  
Sur ce reste échappé d'un sang qu'elle proscrit ,  
Serait-ce à Polyxène à devoir s'en défendre ,  
Et le sang qu'à la Grèce il convient de répandre ?  
Songez-y. Ce séjour doit vous instruire assez  
Du crime et des rigueurs à nos devoirs tracés.  
Du vieux père d'Hector , un autre fils respire ,  
Ici dans l'infortune , élevé pour l'empire.  
N'est-ce pas lui plutôt que demandent les dieux ?  
Je ne répugne point à leurs ordres pieux ;  
Mais sans leur immoler le sang de l'innocence ,  
Ne puis-je en sa faveur expliquer leur vengeance ?

## AGAMEMNON.

Polydore , tel est le nom du fils des rois ,  
Ici pour leur survivre élevé par ses droits ;

Polydore, des Grecs, subira l'humble chaîne,  
 Et vos mains aux autels conduiront Polyxène.  
 Vous ne me rappelez le nom de cet enfant  
 Que pour sauver la sœur du glaive qui l'attend.  
 Est-ce ainsi que des dieux vous servez la justice,  
 Et qu'à ces soins prudens je reconnais Ulysse ?

ULYSSE.

Non; mais, seigneur, vous-même, écoutez mieux leur voix,  
 Et consultez l'oracle une seconde fois;  
 Avant que, d'une erreur ne commettant le crime,  
 Vous ne vouliez trop tard sauver votre victime.

AGAMEMNON.

J'y consens. Oui; suivons l'ordre qui m'est dicté;  
 Mais que l'oracle aussi soit soudain consulté.  
 La victime coupable est assez condamnée;  
 Est-ce un tort d'en hâter la dernière journée;  
 Et qu'un peuple envers nous coupable si souvent,  
 Puisse subir en elle un dernier châtement ?

ULYSSE.

Venez; et faisant taire un feu trop légitime,  
 Laissez quelques momens respirer la victime.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE SECOND.**

---

**SCÈNE I.****HÉCUBE, POLYXÈNE, IDA.****HÉCUBE.**

**M**A fille, où fuyez-vous?... mais que nous veut Ida ?

**IDA.**

Un appui qu'en ces lieux le ciel vous conserva ,  
Le fils du souverain de cette île sauvage ,  
Hélénus , pour vous voir aborde ce rivage.

**HÉCUBE.**

O bonheur ! ô secours que je n'attendais pas !  
Qu'il entre.

**SCÈNE II.****HÉCUBE, POLYXÈNE.****HÉCUBE.**

Polydore accompagne ses pas.

Ah ! ma fille , au moment qui comble notre attente ,  
D'où naît, dans votre esprit , cette sombre épouvante ?  
Vos yeux semblent frappés de nouvelles horreurs ,  
Et le jour qui les chasse obscurcit vos terreurs.

Ce palais , cette cour , n'est plus un port tranquille ?  
Expliquez-vous enfin.

POLYXÈNE.

Ah ! quel sauvage asile !  
Quel barbare séjour ! des antres de ces mers  
L'abîme est moins affreux sur leurs rochers déserts.  
Vous reposez en paix dans cette triste enceinte ,  
Et vos yeux au sommeil s'y sont fermés sans crainte.  
Savez-vous dans ces lieux le sort qui vous attend ?  
Ma mère , savez-vous si mon frère est vivant ?  
O crime ! horrible sort !

HÉCUBE.

Je vois couler vos larmes ;  
Ma fille , dissipez ou comblez mes alarmes !  
Expliquez-vous !

POLYXÈNE.

Vous-même , avant de m'écouter ,  
Ma mère , à mes désirs cessez de résister.  
La nuit qui vous jeta sur ce triste rivage ,  
De quel songe sinistre eûtes-vous le présage ?

HÉCUBE.

Eh bien ! puisqu'à vos vœux je ne le puis cacher ,  
Des bras qui vous gardaient je vous vis arracher.  
Funeste image encor trop présente à ma vue !  
Je songeais que d'un voile à mes yeux revêtue  
Sur le fatal bûcher l'on conduisait vos pas ,  
Et qu'à l'autel des dieux le glaive de Calchas....

Mais pourquoi rappeler de si vaines alarmes ?  
 Qu'a de commun ce songe et l'objet de vos larmes ?  
 Répondez.

POLYXÈNE.

Pourriez-vous reconnaître les lieux,  
 Dont ce songe fatal avait frappé vos yeux ?

HÉCUBE.

Oui ; si mon trouble encor ne m'a point aveuglée,  
 C'est ici qu'à mes yeux vous fûtes immolée,  
 Aux mêmes lieux présens à mes esprits confus,  
 Et qu'ô prodige ! encor je n'avais jamais vus.

POLYXÈNE.

Connaissez donc du sort le barbare caprice,  
 Et choisissez enfin de crainte ou de supplice.

D'un sommeil secourable, au fond de ce palais,  
 Pour la première fois mes yeux cherchaient la paix :  
 Tout à coup devant moi j'aperçois Polydore  
 Pâle, les yeux éteints des pleurs qu'il verse encore,  
 Sans voix, mais d'une plaie ouverte dans son sein  
 Accusant l'attentat d'une barbare main.  
 Soudain pour l'embrasser de mon lit je m'élançai,  
 Quand de mes bras trompés il fuit et me devance :  
 Je le suis à travers les murs de ce palais,  
 Sous les sombres lambris des lieux les plus secrets,  
 Et plus je crois toucher au but que je désire,  
 Plus s'éloignant de moi je le vois qui m'attire.  
 Enfin dans les détours d'un sombre appartement  
 Il arrête ses pas, que je suis en tremblant ;

D'un humide pavé le sang rougit la pierre,  
 Et du sein du héros coule encor sur la terre.  
 « Vois, vois, dit-il, ma sœur, les coups dont je pérís ;  
 « Fuyez, et d'Hélénus écoutez les avis. »  
 Tandis qu'à lui parler moi-même je m'essaie,  
 Son sang à gros bouillons s'échappe de sa plaie,  
 Et son ombre bientôt n'est plus qu'une vapeur.  
 Je m'éveille et je fuis ; jugez de ma terreur.  
 Hélas ! mon frère est mort !

HÉCUBE.

En croirez-vous un songe ?  
 Peut-il causer le trouble où son erreur vous plonge ?  
 Vous savez comme un songe à mes sens soulevés  
 Montra votre supplice, et pourtant vous vivez.  
 Croyez qu'ainsi que vous votre frère respire.

POLYXÈNE.

Craignez qu'ainsi que lui moi-même je n'expire.  
 A peine revenant du trouble de mes sens,  
 Je tâchais d'écarter de vains pressentimens,  
 Qu'aussitôt du malheur une main trop fidèle  
 Me remet de mon sort une preuve cruelle :  
 Un billet dont l'écrit par mon frère tracé  
 Contient l'événement par mon songe annoncé,  
 Me dit que d'une main secrètement barbare  
 La trahison horrible à jamais nous sépare ;  
 D'éviter des périls dont il frémit pour moi,  
 Et qu'enfin d'Hélénus j'en puis croire la foi.

HÉCUBE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Me serais-je méprise ?  
 Ah ! vous-même craignez qu'une affreuse surprise...  
 Cependant près de moi je ne vois pas mon fils.  
 Dieux ! dissipez mon trouble.

## SCÈNE III.

POLYMNESTOR, AGAMEMNON, HÉCUBE,  
 POLYXÈNE.

AGAMEMNON.

A regret j'y souscris ;  
 De Troie en ce palais un jeune fils respire,  
 Que loin des yeux jaloux vos soins semblent conduire ;  
 Mais à la Grèce enfin c'est trop vouloir céler  
 L'ennemi dangereux qu'il lui faut révéler,  
 Un bien qu'à sa conquête il vous plut de défendre,  
 Et qu'aux soins de sa gloire il convient de reprendre.  
 Ne lui cachez donc plus ce fils qu'il faut livrer ;  
 Et montrez-le à la Grèce.

HÉCUBE.

Il le faut déclarer.  
 D'un mystère cruel moi-même importunée,  
 Je commence à percer sa triste destinée :  
 Oui ; montrez-nous ce fils , ce fils mon seul appui ,  
 Digne race des rois qui revivent en lui.  
 Qui peut loin de mes bras retenir sa tendresse ?  
 Si mon fils est vivant , il est temps qu'il paraisse.

## SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, POLYMNESTOR, AGAMEMNON,  
HÉCUBE, POLYXÈNE.

POLYMNESTOR à part.

Oh! téméraire fils que je n'attendais pas!  
Viens-tu pour me braver affronter le trépas?

(Montrant Héléus.)

Le voici.

AGAMEMNON.

Si c'est là l'héritier de l'empire,  
Il suffit à la Grèce, et je vais l'en instruire.  
Vous, ayez soin toujours de lui représenter  
Un dépôt dont vos soins ne sauraient s'exempter.

## SCÈNE V.

HÉLÉNUS, HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Qu'importe à mes soupirs de sa vaine menace!  
Qu'il vienne dans vos bras me disputer la place.  
Vous êtes donc ce fils si long-temps attendu?

POLYXÈNE.

Polydore!

HÉCUBE.

Et pourtant dans mon cœur suspendu  
Je ne sais qui retient ma tendresse confuse;  
Vous-même, à mes transports votre âme se refuse.

Quoi ! me tromperait-on ? Quels étonnans refus ?  
Vous n'êtes point mon fils.

HÉLÉNUS.

Moi ! je suis Hélénus.

HÉCUBE.

O ciel ! et sous son nom l'on vous présente encore !  
Pourquoi feindre à mes yeux ? Où donc est Polydore ?  
Vous , après lui , l'appui si cher à mon espoir ,  
Qu'avec tant de plaisir j'aimerais à revoir !  
Quand je vous redemande avec tant de constance  
Un fils , le compagnon , l'ami de votre enfance ,  
Je lis votre embarras dans vos regards confus :  
Je l'appelle , et mon fils peut-être ne vit plus.  
Hélénus , ah ! cruel , dont les secours propices  
Auraient plus dignement reconnu mes services ;  
Quel fruit , dans les froideurs d'un si faible retour ,  
Des soins dont ma tendresse a payé votre amour !  
Quand un père à mes soins confia votre enfance ,  
Je lui gardai ce fils , dont je pris la défense.  
Troie et ses vains secours , la Grèce et ses malheurs ,  
N'ont rien pu sur l'enfant dont j'essayai les pleurs ;  
Et même , en pleine paix , vous n'avez pu me rendre  
Un fils , le seul soutien que je puisse prétendre :  
De ses périls , que dis-je ? on n'a pu le tirer ,  
Et tout m'instruit des maux qu'il me reste à pleurer.

HÉLÉNUS.

Craignez moins pour un fils , et rassurez vos craintes :  
Plût aux dieux n'avoir pas d'autres sujets de plaintes !

## HÉCUBE.

HÉCUBE.

Et quel malheur encor pourrait nous menacer ?

HÉLÉNUS.

Je ne revois ces lieux que pour vous l'annoncer,  
 Et n'évitais l'exil d'un malheureux voyage  
 Que pour veiller sur vous sur ce triste rivage,  
 Des Grecs toujours armés contre votre maison  
 La haine verse ici son dangereux poison,  
 Et d'un oracle faux semant la crainte vaine,  
 Demande après Hector le sang de Polyxène.  
 Achille qui, dit-on, mérita ses sermens,  
 Venge ainsi de ses feux les douloureux tourmens,  
 Lorsqu'au lieu de la main que Pâris lui dérobe  
 Il périt aux autels, des traits de Déiphobe.  
 Ce héros vous poursuit de son barbare amour,  
 Et pour dernier bienfait veut vous ôter le jour.

POLYXÈNE.

Ombre jalouse ! ainsi t'irrite encor ma flamme,  
 A peine un autre amour peut régner sur mon âme.  
 Va, ne redoute point des cœurs faits à souffrir ;  
 Je périrai sans crainte et n'ai plus qu'à mourir.

HÉCUBE.

Quoi ! les Grecs, dites-vous, pousseront l'infamie  
 Jusqu'à voir dans ma fille une tête ennemie ;  
 Et sur la foi d'un ordre imposé par les dieux  
 Puniraient un enfant du tort de ses aïeux !  
 Mais non, ma fille, hélas ! vivrait malgré leur crime ;  
 Il faut pour la punir qu'Achille encor l'opprime.

Eh ! qu'importe à l'enfant , digne sœur de Paris ,  
Que ce héros de plus ait brigué ses mépris ?  
Fatalité cruelle autant qu'infortunée !  
Pour t'avoir plu , ma fille , Achille , est condamnée.  
Mais contre nous pourquoi voir les destins unis ?  
Non , les dieux jusque-là ne nous ont pas punis.  
Voyez que de raisons de croire à leur clémence !  
Pour nous d'un roi puissant le règne ici commence.  
Polymnestor des Grecs sert-il donc la noirceur ?  
Et mon fils aux autels livrera-t-il sa sœur ?  
De ce héros surtout la présence m'assure.  
De son secret retard quel peut être l'augure ?  
Parlez ; et devant moi ne vous présentez plus  
Qu'avec le fils d'Hécube et l'ami d'Hélénus.

HÉLÉNUS.

Moi ! que je vous le rende , ô justice suprême !  
Et répare un chagrin que je ressens moi-même.

HÉCUBE.

Comment ?

HÉLÉNUS.

C'est , à sa place , à moi de vous venger.

HÉCUBE.

Non ; rendez-le à mes vœux , que c'est trop outrager.  
Vous frémissiez , cruel ! d'où naissent donc vos craintes ?  
Ou d'un cœur rassuré pourquoi ces larmes feintes ?  
Mon fils ?... répondez-moi.

HEGUBE.

HÉLÉNUS.

Que je réponde ? ô dieux .

Hélas ! si je pouvais l'amener à vos yeux !

HÉGUBE.

Mon fils ?...

HÉLÉNUS.

Il n'est plus.

HÉGUBE.

Dieux ! il est donc vrai ?

POLYXÈNE.

Mon frère .

HÉGUBE.

Et l'assassin ? son nom ne peut être un mystère.

HÉLÉNUS.

Que ma bouche se glace avant de blasphémer,  
O mon père !

HÉGUBE.

Vos pleurs viennent de le nommer.

HÉLÉNUS.

Lui !

HÉGUBE.

Votre père. Et vous, vous venez me l'apprendre ?  
Non, non, les Grecs sur vous n'ont plus rien à prétendre,  
Ce trait les passe tous ; et moi-même je vais.....  
Mais dans mon cœur mourant est-il assez de traits ?

HÉLÉNUS.

Madame, ah ! renfermez ces mouvemens de haine ;  
Regardez quels périls menacent Polyxène ,

Et n'armez pas contre elle un roi votre ennemi  
Qui peut contre les Grecs devenir son appui.

HÉCUBE.

Qui ? moi ! Que devant lui ma fureur se contienne,  
Et lui vende le sang dont m'a privé sa haine ?  
Le crois-tu ?

POLYXÈNE.

Moi ! d'un frère étouffer les regrets,  
Et souffrir que mes jours soient le prix des forfaits ;  
Faire avec ses bourreaux une indigne alliance,  
Dont j'achète une paix honteuse à l'innocence ?  
Cruel ! voilà le prix que tu me viens offrir  
Du sang que pour le tien je voudrais bien trahir !  
Va, porte ailleurs tes soins et le crime d'un père ;  
Je ne veux plus du jour que ne voit plus mon frère ;  
L'esclavage après lui me serait odieux,  
Et j'attends le trépas comme un bienfait des dieux.

## SCÈNE VI.

POLYMNESTOR, HÉLÉNUS, HÉCUBE.

HÉLÉNUS.

Pour votre fille au moins songez à vous contraindre,  
Madame ; le roi vient et n'est que trop à craindre.

POLYMNESTOR.

Quoi ! prince, sur ces bords, vous déjà de retour ?



HÉCUBE.

HÉLÉNUS.

De vos ordres, seigneur, j'ai prévenu le jour ;  
J'ai cru de mon exil pouvoir finir l'absence,  
Et que mon roi voudrait m'admettre en sa présence.

POLYMNESTOR.

Et du sort de son fils l'informiez-vous ici ?

HÉLÉNUS.

Je lui peignais, seigneur, votre zèle pour lui ;  
Et remettais ce fils à sa tendresse extrême,  
Tel que vos tendres soins l'ont conservé lui-même.

HÉCUBE.

(A part.) (Haut.)

Hélas ! Ainsi, seigneur, mon fils est donc vivant ?

POLYMNESTOR.

Il est devant vos yeux.

HÉCUBE à part.

Juste ciel, qui l'entend !

(Haut.)

Quoi ! c'est lui que j'embrasse ?

POLYMNESTOR.

Et qui me doit la vie ;  
Et du moins en ce point, les dieux vous ont servie.

HÉCUBE.

Et cet or, ces trésors entre vos mains remis ?

POLYMNESTOR.

Ils sont dans mon palais pour les rendre à ce fils.

HÉCUBE.

Soyez-en jusque-là soigneux dépositaire.

(A part.)

Quel tourment d'étouffer les cris qu'il me faut taire !

POLYMNESTOR.

Pourquoi, dans vos transports ces marques de douleurs ?

HÉCUBE.

Ah ! vous savez trop bien le sujet de mes pleurs.

HÉLÉNUS.

La Grèce excite assez, seigneur, sa défiance,

Et la reine.....

POLYMNESTOR.

Il suffit. (A part.) Sont-ils d'intelligence ?

(Haut.)

Vous, prince, laissez-nous. Soupçonne-t-on ma foi,  
Madame ? vous sortez et n'évitez que moi.

HÉCUBE.

Oui, par l'amour d'un fils mon âme est captive ;  
Souffrez que je le sive et n'en sois plus privée.

## SCÈNE VII.

POLYMNESTOR *seul.*

Je le vois à l'effroi qu'elle m'a découvert,  
D'un secret important, oui, mon fils s'est ouvert ;  
Et cependant caché sous un nom que j'abhorre,  
L'ingrat, si je me tais ! périt pour Polydore.

La Grèce à ce nom seul pousse un cri menaçant,  
Et demande déjà le sang de l'innocent.  
Triste fatalité d'une race ennemie,  
Que jusque dans un nom la mort a poursuivie !  
De son fatal éclat mon fils a peu brillé ;  
S'il hasarde ses jours qu'il soit dépouillé ;  
Allons, des malheureux que le destin s'achève ;  
En dussé-je périr c'est assez s'il s'élève :  
Polyxène au tombeau suivra leur dernier roi,  
Et mon fils si je meurs leur succède après moi.

FIN DU SECOND ACTE.

---

**ACTE TROISIÈME.**

---

**SCÈNE I.****AGAMEMNON, POLYMNESTOR.****AGAMEMNON.****Quoi ! vos premiers aveux me cachaiient Polydore ?****POLYMNESTOR.****Je l'avoue.****AGAMEMNON.****Et celui que ce nom couvre encore ,  
Fils d'Hécube ?....****POLYMNESTOR.****Est le mien.****AGAMEMNON.****On vous rendra ce fils.  
Mais pour l'enfant des rois entre vos mains remis ,  
Est-il prêt ?****POLYMNESTOR.****Oui , seigneur ; et malgré mon injure ,  
Tel que la Grèce enfin n'en peut être plus sûre .  
Qu'elle soit donc ingrate ou prête à me servir ,  
C'est sa tête et non lui que je lui viens offrir ;**

Il n'est plus. J'en hâtai la dernière journée,  
 Lorsque Troie eut subi sa triste destinée,  
 Et vous débarrassant du soin de son trépas,  
 Je crus par ce service honorer Ménélas.  
 Soigneux de le cacher aux regards d'une mère,  
 J'offris au lieu du sien mon fils à sa misère ;  
 Mais quand j'ai vu les Grecs à ce nom seul émus,  
 Poursuivre sur mon fils celui qu'elle n'a plus ;  
 Pour dérober sa tête aux horreurs du supplice,  
 J'ai dû vous découvrir mon triste sacrifice.  
 Vengez donc, s'il le faut, le dernier châtiment  
 Exercé sur les rois dont j'ai puni l'enfant ;  
 Mais de vos attentats mon offense est l'ouvrage,  
 Et c'est la Grèce ici que vengeait mon outrage.

## AGAMEMNON.

La Grèce ! La venger par des assassinats !  
 Vos secours sont des dons qu'elle n'accepte pas.  
 Et que craignait enfin une armée en furie,  
 De l'enfant dans vos bras exilé, sans patrie ?  
 Vous craignez sa vengeance ? attendez-en les coups,  
 Que doit aux malheureux son trop juste courroux ;  
 Vous, à tous les devoirs, tous les droits infidèle,  
 A l'hospitalité comme à l'honneur rebelle.  
 Plus soigneux autrefois du salut de ses jours,  
 Aujourd'hui de sa sœur vous seriez le secours ;  
 Son sang est aux autels promis par un oracle,  
 J'osais en sa faveur expliquer ce miracle ;

Mais puisqu'enfin mon bras ne peut plus se tromper,  
Polyxène à son sort ne saurait échapper.

On vous rendra ce fils trop puni par vos crimes,  
Qu'ont délivré déjà mes ordres légitimes.

Pour vous, n'attendez rien d'un forfait odieux,  
Que vos remords ici n'aient satisfait les dieux.

SCÈNE II.

HÉLÉNUS, POLYMNESTOR, HÉCUBE,  
POLYXÈNE.

POLYMNESTOR.

Ciel ! que vois-je ?

HÉCUBE.

Ah seigneur ! Agamemnon vous quitte :  
Les dieux n'ont pas long-temps suspendu leur poursuite.  
A peine en vos états je vous viens implorer  
Comme le seul appui que je puisse espérer.  
Seigneur, défendez-moi de la plus noire injure  
Dont puisse un fier tyran outrager la nature ;  
Après l'indigne sort qu'il m'a fallu subir,  
Esclave, dans les fers, c'était peu de souffrir,  
Et la Grèce en fureur redemande ma fille,  
Pour la rejoindre au sort de ma triste famille ;  
Sous les plus saintes lois qu'autorise le ciel,  
Dans son dernier asile on lui trouve un autel,  
Et jusque dans vos bras leur cruauté la frappe.  
Aux mains des ravisseurs que la victime échappe !

Sauvez-la ; sauvez-moi des dernières rigueurs  
Dont un destin cruel puisse éprouver mes pleurs.

POLYMNESTOR.

Je me jette au devant du péril qui vous presse,  
Et voudrais en mourant vous prouver ma tendresse ;  
Oui, madame, et la Thrace ouverte devant nous,  
N'a point d'asile sûr, qui n'en soit un pour vous.  
Mais malgré mes efforts que fait ma résistance ?  
Que peut contre une armée opposer ma constance ?  
La Grèce invoque encor des droits trop peu vengés,  
Et pour lui résister les temps sont bien changés.

HÉCUBE.

Cruel ! de l'amitié voilà donc le langage ?  
Et comme à mes revers cède votre courage ?

POLYMNESTOR.

Ah ! des plus grands efforts je tenterais le prix !  
Que serviraient des vœux par le ciel démentis ?  
La Grèce à vos succès n'est pas le seul obstacle,  
Madame ; avec les Grecs vaincrai-je aussi l'oracle  
Dont l'ordre tout-puissant en impose à leurs yeux ?  
Et pour vous secourir faut-il braver les dieux ?

HÉCUBE.

Non, ne les bravez pas et soyez-en complice ;  
Barbare, votre aveu la condamne au supplice !  
Voilà donc cette paix, cet asile assuré,  
Que d'un zèle si faux votre foi m'a juré !

Triste hospitalité, qui sert de voile au crime,  
Ton nom se prêtait mieux au malheur qui m'opprime!  
Et grâce à tes bienfaits tu m'as donc enlevé,  
Ce qu'un ciel moins humain m'aurait mieux conservé?  
Ma fille est, en ces lieux, la victime d'Atride,  
Et mon fils y périt d'une main plus perfide.

POLYMNESTOR.

Non, votre fils respire.

HÉCUBE.

Il n'est plus; non, cruel!  
Vos mains ont dans son sein plongé le fer mortel.  
Mais conservez ma fille à ma douleur amère,  
Je puis tout pardonner encor si je suis mère.  
Écoutez-la.

POLYXÈNE.

Cruel! n'exaucez point ses vœux;  
Et rejoignez la sœur au frère malheureux.

POLYMNESTOR.

J'atteste ici les dieux....!

HÉCUBE.

Ne jurez point, barbare!  
Est-ce là votre fils?... Ah! ma raison s'égare,  
Je m'emporte, seigneur, et plus que je ne veux;  
Mais pour le supporter mon sort est trop affreux.  
Mon fils!.. Ma fille!..

POLYMNESTOR.

Eh bien! j'avoûrai tout.

Mon père!

Non, Polydore vit; assurez-le à sa mère.  
 Mais songez à sauver sa sœur de ses bourreaux.  
 Est-ce à nous à trahir le sang de ce héros?  
 Et devez-vous?....

POLYMNESTOR.

J'ignore où ce discours peut tendre,  
 Et si l'on veut ici chercher à me surprendre.

Votre fils est vivant, madame; j'en convien,  
 Pour vous le conserver j'avais offert le mien.  
 Mais sans sentir pour lui la nature attendrie,  
 Je n'ai pu voir le fer prêt à trancher sa vie.  
 Au moment du péril mon cœur s'est expliqué,  
 Et pour m'en séparer mon courage a manqué :  
 J'ai reconnu mon sang à cet instant suprême,  
 Et nommé votre fils sans le trahir lui-même.  
 Toute la Grèce encor le croit au rang des morts,  
 Et je me suis chargé du crime et des remords.  
 Voilà pour votre fils ce qu'a fait ma tendresse :  
 Ferez-vous moins pour lui que n'a pu ma faiblesse ?  
 La Grèce veut du sang : la soif de ce tyran  
 Ne se peut apaiser que du sang de Priam.  
 Lorsque dans sa méprise elle épuise sa joie,  
 Lui faut-il découvrir l'unique espoir de Troie ?  
 Polyxène aux autels, victime d'une erreur,  
 Périt pour satisfaire à leur vaine fureur.  
 C'est un malheur, sans doute; il est inévitable.  
 Mais sa mort est utile autant que redoutable.

Qu'elle songe, en cédant aux horreurs de son sort,  
 Au héros que vous sauve une si belle mort.  
 Pour moi, fidèle aux pleurs que ce prince m'arrache,  
 Je ne puis empêcher un trépas qui le cache;  
 Même en m'y soumettant je vous sauve un regret,  
 Et du sort jusque-là dois respecter l'arrêt.

(A Hélénius.)

Venez; suivez-moi, prince.

HÉCUBE.

O barbare injustice!  
 Ainsi vous voulez donc, cruel! qu'elle périsse?  
 Un Grec dans peu d'instants viendra me l'arracher;  
 Je ne vous verrai plus, vous n'osez l'empêcher.

POLYMNESTOR qui voit entrer Ulysse.

Il faut devant les Grecs que tout pouvoir fléchisse.

HÉCUBE.

Vous y prenez bientôt intérêt. (A part.) Dieux! Ulysse.

(Haut.)

Ah! cruels! un moment épargnez mes ennuis.

POLYXÈNE.

Le barbare s'éloigne!

### SCÈNE III.

HÉLÉNUS, ULYSSE, HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Il a tué mon fils!

Seigneur, d'un héritier soutien de sa puissance,  
 Priam à ce barbare avait remis l'enfance,  
 Jeune espoir dérobé loin de ses ennemis,  
 Et qu'à ma douleur même Ulysse aurait permis.  
 Tout l'or dont le pouvoir devait enfler sa gloire,  
 Et sans qui des vertus s'efface la mémoire,  
 Pour rétablir un jour le trône chancelant  
 Suivit dans son exil le monarque tremblant.  
 Mais de ces vils trésors, avarice effroyable !  
 Quels cœurs n'a corrompus leur soif impitoyable ?  
 Des jours de l'orphelin ce monstre sans pitié  
 Chercha jusqu'en ses flancs ce trésor envié :  
 Si vous ne vous baignez au sang de l'innocence,  
 Désavouant le crime, accordez-m'en vengeance.

## ULYSSE.

D'un forfait aussi noir, comme vous effrayé,  
 Je vous puis de la Grèce assurer la pitié.  
 Sans intérêt aux coups que le barbare affronte,  
 Son front irréprochable en a rougi de honte ;  
 Et ce n'est point ainsi que la Grèce combat  
 Dans l'ombre et le secret d'un lâche assassinat ;  
 Elle ne peut enfin, quelque espoir qui l'anime,  
 Jamais dans ses desseins être l'appui du crime.

## HÉLÉNUS.

Non, jamais sa vertu n'est un garant pour lui,  
 Si pour en profiter elle n'en est l'appui.

## ULYSSE.

Et que prétend ici ce zèle téméraire ?

HÉLÉNUS.

Et vous-même, seigneur, cette injuste colère ?

ULYSSE.

Ah ! seigneur, un enfant lâchement égorgé !

HÉLÉNUS.

Un peuple tout entier dans ses murs saccagé !  
Une mère ! une fille à sa suite traînée,  
Pour venger de vos rois l'imprudent hyménée !  
Ah ! seigneur, vantez moins vos superbes exploits :  
On dirait, à l'horreur du calme où je vous vois,  
Que sans cesse altéré du sang de l'innocence  
Rien ne peut de votre âme assouvir la vengeance.

ULYSSE.

Sur l'exemple, seigneur, je ne me règle pas  
Pour être en souverain vengeur de tant d'états.  
Croit-on par la justice autoriser le crime ?

HÉLÉNUS.

Un crime, en vous servant, deviendrait légitime.  
Ingrat ! il est commis ; et voilà le forfait  
Dont vous eussiez plus tard imploré le bienfait.

ULYSSE.

Quoi qu'il en soit ; du sang qui demande vengeance  
La Grèce avec raison doit prendre la défense.

HÉLÉNUS.

Je vous entends, seigneur ; et je vais y songer  
Avant que de nouveau vous l'osiez outrager.

## SCÈNE IV.

ULYSSE, HÉCUBE, POLYXÈNE.

ULYSSE.

Vous voyez que du coup qui fait couler vos larmes  
 Je voudrais vous venger et calmer vos alarmes ;  
 Mais un plus grand malheur, s'il en est de plus grand  
 Que le trépas d'un fils que notre amour attend,  
 Un malheur doit nourrir votre éternelle plainte,  
 Et ma voix dans votre âme en doit porter l'atteinte.  
 Un oracle fatal, interprète du sort,  
 Soulève contre vous Achille après sa mort.  
 L'ombre de ce héros, dans cet espoir charmée,  
 Demande en sacrifice une victime aimée,  
 Qui du pied des autels porte dans le tombeau  
 Des feux dont elle seule alluma le flambeau.  
 Votre fille, promise à ce grand hyménée,  
 Est l'épouse à sa mort par le ciel destinée ;  
 Et je la viens chercher.

HÉCUBE.

Ma fille!... qu'aux autels  
 Votre fureur l'immole à des nœuds si cruels?  
 Dans l'éclat des grandeurs où je l'ai vu nourrie,  
 Qu'elle trouve la mort en naissant à la vie?  
 Et quel est donc enfin le crime de ses jours,  
 Pour en borner le terme à des destins si courts?

D'Achille, dites-vous, l'âme encore enflammée  
Veut à son ombre en pleurs joindre sa cendre aimée,  
Et, bornant à lui seul la gloire de ses jours,  
Dans sa tombe enfermer ses jalouses amours.  
Achille peut-il donc, pressant ce sacrifice,  
De l'objet qu'il aima demander le supplice ?  
Et que craindrait, hélas ! pour l'honneur de ses feux  
De son cœur inconstant ce héros malheureux ?  
Peut-elle dans les fers, aujourd'hui prisonnière,  
Briguer d'un autre hymen la faveur mensongère ?  
Voyez son infortune et ce qu'elle n'est plus :  
De quel rang élevé les dieux nous ont déçus.  
Mais je vous vante, hélas ! ses grandeurs et sa gloire,  
Et de ce vain éclat l'importune mémoire,  
A notre abaissement attachant plus de prix,  
N'est pour vous que l'orgueil d'en compter les mépris.  
Je n'attends que de vous la faveur que j'implore.  
Quand des Grecs en espoir la haine nous dévore,  
Ulysse, humilié jusque dans ses exploits,  
Cèdera-t-il un bien acquis par tant de droits ?  
Ma fille est sa captive, et ce que j'ose attendre  
C'est qu'au moins pour lui-même il veuille la défendre ;  
Qu'il s'assure par là des droits à son amour,  
Et que son cœur l'obtienne en lui sauvant le jour.

ULYSSE.

Je le pourrais peut-être ; Achille moins sévère,  
D'un semblable refus nourrissant sa colère,  
Dix ans sous vos remparts arrêta nos vaisseaux,  
Réduits pour une femme à pleurer ce héros.

N'attendez pas qu'ici ma fierté renouvelle  
 D'Achille et de nos chefs la fameuse querelle :  
 Le sang doit nous ouvrir les mers dont nous sortous,  
 Et s'il ne tient qu'à moi, dès demain nous partons.

HÉCUBE.

Ah ! ma fille, à ses pieds jetez-vous donc vous-même,  
 Et détournez la mort à votre heure suprême.

POLYXÈNE.

N'abaissez point pour moi, s'il faut vous avilir,  
 Un front que vos malheurs n'ont jamais fait fléchir.  
 La mort n'est point ici le comble de l'outrage,  
 Et, s'il faut la subir, je la vois sans ombrage.  
 Elle va m'affranchir de la captivité  
 Où me tient d'un vainqueur la fière autorité.  
 Vous ne me verrez point, dans ses honteuses chaînes,  
 Asservie aux beautés d'Argos ou de Mycènes ;  
 Et rendant un cœur pur comme je l'ai reçu,  
 Je bénis mon trépas, s'il me rend ma vertu.

HÉCUBE.

Vous cédez sans défense à cet ordre effroyable ;  
 Et vous, rien ne fléchit votre âme impitoyable ?  
 Il me reste un moyen d'attendrir vos regrets :  
 C'est d'éprouver sur vous la force des bienfaits.  
 Seigneur, il vous souvient de ce jour où dans Troie,  
 Sous un habit troyen découvert avec joie,  
 Vous tentiez du soldat l'affreuse avidité,  
 Et subissiez peut-être un trépas mérité.

Hélène, à votre aspect, se dit votre ennemie,  
Et courait, vous perdant, nommer votre patrie.  
Je forçai son silence à respecter vos jours,  
Et vous devez la vie à mes heureux secours.  
Que devenait, hélas ! ce héros implacable,  
Si je n'eusse imploré qu'un cœur inébranlable ?  
Et quel prix de ce jour que je vous ai sauvé,  
Que la mort de l'enfant au glaive réservé ?  
Pourrai-je moins enfin sur votre âme inhumaine  
Que pour vous secourir je n'ai pu sur la haine ?  
Répondez-moi, cruel !

ULYSSE.

Oui ; je vous dois le jour,  
Et voudrais à ce prix m'acquitter à mon tour ;  
Mais de l'oracle enfin la volonté précise  
Ne laisse point de choix à mon âme indécise.  
Votre fille pourtant, dont je plains le malheur,  
D'aucun arrêt encor n'a subi la rigueur.  
Au conseil de nos chefs à l'instant amenée,  
Elle y peut voir changer sa triste destinée ;  
Vous-même, intercédant un superbe pardon,  
Pouvez en sa faveur fléchir Agamemnon.

HÉCUBE.

Eh quoi ! dans son appui vous voulez que j'espère ?  
Pour sentir mes douleurs il est vrai qu'il est père !  
Mais n'a-t-il pas lui-même, au mépris de ses droits,  
Sacrifié sa fille aux succès de vingt rois ?

Eh ! qu'attendrait, hélas ! une mère attendrie,  
Du roi, père cruel ! bourreau d'Iphigénie ?

ULYSSE.

Madame, à votre sort, malheureux de céder,  
Je cherchais votre fille, et viens la demander.  
Il le faut.

HÉCUBE.

Votre haine est déjà soulevée,  
Et veut qu'à ma tendresse elle soit enlevée !  
Ah ! différez encor ce triomphe inhumain,  
Et remettez du moins son trépas à demain.  
A peine elle a touché cette funeste rive,  
Et déjà pour mourir vous voulez qu'elle arrive.  
Demain vous serez maître.

ULYSSE.

Et vous, que je vous plain !  
D'un jour, bientôt, hélas ! vous atteindrez la fin.  
Il ne faudra pas moins qu'on vous sépare d'elle.  
Avancez-en l'instant ; éloignez-vous.

HÉCUBE.

Cruelle !

Vous vous prêtez vous-même à ce barbare effort ;  
De votre mère ainsi vous voulez donc la mort ?

POLYXÈNE.

Vous le voyez, seigneur, à sa douleur amère,  
Je vous parle pour moi moins que pour une mère.

Des apprêts de ma mort mon cœur trop tôt flatté,  
Je l'avoue, à vos vœux a trop mal résisté ;  
Et je ne songeais pas, dans l'excès de ma joie,  
Aux nouvelles douleurs où ma mère est en proie.  
J'ose vous conjurer, par son mortel ennui,  
Contre ses ennemis d'être ici mon appui.  
Et que doit-il coûter, dans le rang où vous êtes,  
Pour des heureux de plus de compter vos conquêtes ?  
Partout dans cet exil, d'un sort nouveau pour moi,  
D'une esclave soumise on me verra la foi.  
Je veux voir, pour témoin de ma reconnaissance,  
Votre orgueil s'applaudir de mon obéissance,  
Et trouver à toute heure, avec moins de courroux,  
La fille de Priam embrassant vos genoux.

ULYSSE.

Puissent-ils aujourd'hui devenir votre asile !  
Venez armer les cœurs contre les vœux d'Achille.  
Je n'y résiste plus.

HÉCUBE.

Ah ! seigneur, je vous suis ;  
Et d'Ithaque avec vous ne crains plus les ennuis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

 ACTE QUATRIÈME.
 

---

## SCÈNE I.

HÉCUBE, POLYXÈNE, HÉLÉNUS.

HÉCUBE.

**J**E vous ramène enfin, ma fille; et votre vie,  
 Source de tant de pleurs, ne m'est donc point ravie.  
 O l'appui de mes jours! que j'arrache au trépas,  
 Que pour les ranimer je vous presse en mes bras!  
 Respirez, revenez de si vives alarmes.

POLYXÈNE.

Ah ! pour long-temps encore arrêtez-vous mes larmes?  
 Je n'en crois pas moi-même un si pénible effort.  
 Je ne me flatte plus, j'ai vu de près la mort.  
 Dans ce conseil de rois dont ma perte est l'ouvrage  
 J'ai vu la soif du sang que demandait leur rage,  
 Dans l'effroi des soldats mes outrages écrits,  
 Leur silence effrayant plus morne que leurs cris,  
 Leur bras déjà s'armer de l'ordre qu'on leur livre,  
 Et le glaive à la main la garde me poursuivre.  
 A ces tristes objets, tremblante de terreur,  
 La mort à mes regards se peint avec horreur;

Et sous d'autres regrets, me cachant ma faiblesse,  
Je plains l'état horrible où ma douleur vous laisse.  
Ma mère ! en me perdant qu'allez-vous devenir ?

HÉCUBE.

Ah ! par d'autres soupçons chassez ce souvenir.  
Ulysse, enfin touché des pleurs de sa captive,  
Permet encor ici que ma douleur vous suive.  
Rassurez-vous, ma fille : au conseil assemblé,  
Agamemnon se tait ; Pyrrhus même a tremblé.  
Vous, seigneur, si leur voix peut trahir l'innocence,  
J'accepte vos sermens de prendre sa défense :  
Sauvez-la.

POLYXÈNE.

Non ; de lui pour vouloir ce présent,  
J'ai de mon frère encor le trépas trop présent.  
Moi, je voudrais armer, pour ce jour qui m'éclaire,  
Le fils du meurtrier de mon malheureux frère !  
Ma mère ! à quel excès le destin nous confond,  
Pour que d'un tel secours vous supportiez l'affront !

HÉCUBE.

L'ardeur de vous venger a réparé son crime,  
Et désormais pour vous son offre est légitime.  
Vous, seigneur, acceptant vos bienfaits souverains,  
C'est votre épouse ici que je livre en vos mains.  
Oui ; par tous ces grands noms dont son âme est jalouse,  
D'Illus et de Priam la fille est votre épouse,  
Et j'en prends à témoin cette foule d'aïeux  
Dont l'ombre, en vous joignant, tourne sur vous les yeux.

Mais avant de tenter votre illustre entreprise,  
 N'est-il, dans vos desseins, ni doute ni méprise ?  
 Avez-vous des soldats dont le zèle éprouvé  
 Embrasse un grand dessein avant d'être achevé,  
 Triomphe en vous servant ou meure à votre suite ;  
 Dignes de la victoire où ma voix les invite,  
 Héritiers des héros que nous ressuscitons,  
 Et vainqueurs de ces Grecs à qui nous insultons ?

HÉLÉNUS.

Que vous dirai-je, hélas ! de la vaine entreprise  
 Dont pour les gagner tous j'ai tenté la surprise ?  
 Ne doutez pas d'abord que de ces cœurs altiers  
 Le refus de leur roi n'ait glacé les plus fiers.  
 Mais parmi ces héros hardis avec contrainte,  
 Et dont le fier courage obéit à la crainte,  
 Il en est dont le bras s'attachant à mon sort  
 Vient triompher pour vous ou recevoir la mort ;  
 Barbares indomptés, vrais enfants de la Thrace,  
 Qui de tous temps des Grecs détestèrent la race,  
 Et que ma voix entraîne à la rebellion,  
 En nommant Ménélas, Ulysse, Agamemnon ;  
 Quand je crois voir pour vous les héros de Mysie  
 Une seconde fois descendre de l'Asie,  
 Et poursuivant ici les vainqueurs d'Ilion,  
 Jusqu'au fond de nos murs asseoir leur pavillon.

HÉCUBE.

Allez donc rassembler ceux dont l'obéissance  
 Vous promet aujourd'hui de prendre ma défense.

Les moins soumis bientôt sous vos lois vont fléchir,  
Et je sais un moyen de les assujettir.  
Je ne puis vous nommer ni vous cacher mon crime ;  
L'infortune m'excuse, et rend tout légitime.

HÉLÉNUS.

Je vais de ces amis vous engager la foi.

POLYXÈNE.

Seigneur, je vous l'ai dit, ne tentez rien pour moi.

HÉCUBE.

Ah ! ma fille, voyez l'auteur de mon supplice.  
Si je ne puis sur lui, non plus que sur Ulysse,  
Agamemnon vous vient arracher de mes bras.

## SCÈNE II.

AGAMEMNON, HÉCUBE, POLYXÈNE.

AGAMEMNON.

Dérobez-vous ici votre fille au trépas ?  
Quand mon ordre un moment l'a bien voulu suspendre,  
J'ai lieu de m'étonner que vous osiez reprendre  
La victime promise à nos dieux immortels,  
Et que leur voix encore écarte des autels.

HÉCUBE.

Ah ! d'un œil moins superbe écoutez une mère,  
Une reine à vos pieds apportant sa prière.  
La mort, de tous côtés, entoure et suit nos pas,  
Et je la viens, seigneur, éviter dans vos bras !

Je n'attendais ici que l'instant favorable  
 D'exposer à vos yeux mon destin misérable ;  
 Et s'il faut espérer ce charme à mes malheurs,  
 J'ai cru de vos regrets attendrir les douleurs.  
 Le sort peut-il plus bas jeter votre captive ?  
 N'est-ce donc pas assez du rang dont il me prive ;  
 D'un désastre au-dessus de mes faibles efforts ?  
 Et dois-je encor ma vie à vos cruels transports ?  
 Mon courage est à bout.

AGAMEMNON.

Trop juste récompense  
 De l'orgueil dont votre âme a connu l'imprudence :  
 De quel front inflexible, et riant de nos pleurs,  
 Jadis vous insultiez à nos propres malheurs !

POLYXÈNE.

Moi ! dans l'enfance encor j'ignorais vos alarmes ;  
 Et pour mes frères morts je répandais des larmes !

HÉCUBE.

Hélas ! des dieux puissants j'atteste l'équité  
 Contre un reproche injuste et si mal mérité.  
 Ils savent si jamais, aux mortels implacable,  
 Je fus sourde aux douleurs dont le poids les accable !  
 Mais si la haine enfin, sévère malgré moi,  
 Des rigueurs du pouvoir venge un injuste effroi,  
 Ne punissez que moi des torts de ma naissance,  
 Et de ma fille au moins épargnez l'innocence !  
 Moi seule, j'ai des Grecs irrité les mépris ;  
 Je suis la mère enfin d'Hector et de Paris !

N'accablez que moi seule ; ou, juste en votre haine,  
 De vos malheurs accrus punissez cette Hélène  
 Qui, sans part aux revers des partis opposés,  
 Insulte impunément aux pleurs qu'elle a causés.  
 Nos larmes jusqu'ici n'ont coulé que pour elle :  
 Vous lui devez le prix de leur rançon cruelle.  
 Seule elle en jouira.

AGAMEMNON.

Ne forcez point ma voix  
 De s'expliquer pour vous les motifs d'un tel choix.  
 Je vois trop que du sort les rigueurs légitimes  
 Voudraient encor de nous de plus chères victimes,  
 Et que de leur bonheur le triomphe odieux  
 D'un supplice trop lent semble accuser les dieux :  
 Mais quand à nos fureurs vous désignez Hélène,  
 Achille a demandé le sang de Polyxène.

HÉCUBE.

Ma fille !..... la ravir à mes embrassemens ?  
 La perdre ?... que je pleure à mes derniers momens  
 Cet appui !... Quelle main fermera ma paupière ?  
 Est-il à ma douleur une perte plus chère ?  
 Non ; vous n'obtiendrez point, cruels ! qu'avec ma mort  
 L'appui qu'on veut m'ôter.

AGAMEMNON.

Résignez-vous au sort,  
 Et voyez, dans le deuil qui fait votre tristesse,  
 Un voile dont la nuit couvre toute la Grèce.

C'est un malheur commun à bien d'autres que vous.  
 Que de peuples en deuil, qui le sont par vos coups,  
 Pleurent le sort des leurs perdus dans cette guerre,  
 Ou le trépas d'un fils, ou la perte d'un frère !  
 Moi-même, de quel sang répandant des ruisseaux,  
 Ai-je immolé ma fille aux soins de ces héros !  
 Ses pleurs de la pitié me défendent les charmes :  
 C'est sa mort dans le cœur que je verrai vos larmes.

POLYXÈNE.

Ma mère ! ah ! désormais tout effort serait vain :  
 Jugez, à vos regrets, s'il doit être inhumain !

HÉCUBE.

Moi ! vous perdre ?

POLYXÈNE.

Il le faut. Voilà donc l'hyménée  
 Auquel tantôt encor vous m'aviez destinée !  
 Que dirai-je à Priam ; et sur les sombres bords  
 Pour Polydore aussi quels seront mes transports ?

HÉCUBE.

Je ne vous charge point de ce triste message,  
 Ou moi-même à ces bords je me fais un passage.

(A Agamemnon.)

Vous voyez du malheur un modèle accompli !  
 Une mère implorant l'enfant qui m'est ravi !  
 Ne la retenez plus. Par ces pieds que j'embrasse,  
 Laissez-moi de ses pas vous dérober la trace.  
 Ces bords, ces mers, ce ciel vont m'offrir quelqu'abri ;  
 L'enfer même à mes pleurs va céder, attendri.

AGAMEMNON.

Qu'osez-vous attenter ? arrêtez.....

HÉCUBE.

Ah ! barbare !

AGAMEMNON.

Il faut qu'elle me suive.

HÉCUBE.

A sa mort, qu'on prépare !

Vous partagez, cruel ! par ce lâche dessein ,  
Le meurtre de mon fils avec son assassin.

AGAMEMNON.

Contre lui, s'il le faut, je prends votre défense.

HÉCUBE.

Je saurai bien, sans vous, m'assurer ma vengeance.

## SCÈNE III.

HÉCUBE *seule.*

Elle fuit !... et mes pas se détournent de lui !  
Je me meurs !... seule, hélas ! et je n'ai plus d'appui.  
Grecs ou Polymnestor, pour moi tout est funeste :  
Roi cruel ! de mon sang tu t'immoles le reste.  
Sans toi, de tant de rois le digne successeur,  
Sous les yeux de sa mère, eût défendu sa sœur.  
Que ne puis-je en son sein, ô mon cher Polydore !  
Plonger mon bras sanglant, l'y replonger encore ;  
Sur le trône abattu de ce tyran détruit,  
Relever de ton nom l'injurieuse nuit,  
Et content d'un hymen dont je fais mon ouvrage,  
T'appuyer du seul bras qui reste à mon naufrage !

Dans ce tombeau vivant où je te dois pleurer,  
 Préparons-lui le piège où je veux l'attirer ;  
 Qu'il y vienne, conduit par mon fatal indice,  
 Et meure aux mêmes lieux témoins de ton supplice.  
 Là, de vingt bras soudain prêts à l'envelopper,  
 Les glaives, les couteaux, se lèvent pour frapper.  
 Du tranchant de l'acier la soif se désaltère  
 De tout le sang qui coule au désir d'une mère.  
 Sous les couteaux pressés le monstre disparaît :  
 Tiens ! de mes mains encor, traître ! reçois ce trait.  
 Chacun de mes enfans, victime d'un parjure,  
 T'adresse ces tourmens pour venger son injure.  
 Tiens ! voilà pour Priam, pour ma fille... Est-ce tout ?  
 Non ; pour mon dernier fils reçois ce dernier coup.  
 Dieux ! c'est lui ! Des transports de ma cruelle joie,  
 Ne montrons que les pleurs que mon front lui déploie.

## SCÈNE IV.

HÉCUBE, POLYMNESTOR.

HÉCUBE.

Venez-vous à présent jouir de mon malheur,  
 Et vous faire un plaisir d'observer ma douleur ?  
 Ma fille meurt, seigneur, et traînée au supplice,  
 Des dieux en ce moment accuse la justice.

POLYMNESTOR.

Elle expire ! madame, ah ! que m'apprenez-vous ?  
 Et que son infortune excite mon courroux !

Que n'a pu pour ses jours ma douleur paternelle.  
Ce que pour votre fils a déjà fait mon zèle !

HÉCUBE.

Mon fils ?..... Ah ! que ce nom ravime mes regrets !  
Hélas ! et désormais le verrai-je jamais ?  
Mais enfin je veux bien approuver l'importance  
Des soins que de ses jours a pris votre constance.  
Mon fils respire. Eh bien ! le puis-je entretenir ?  
De quels traits dans son cœur graver mon souvenir ?  
Et comment, prête encore à quitter ce rivage,  
L'informer des secrets qui sont son héritage ?

POLYMNESTOR.

Pour laisser dans son sein ces aveux délicats,  
Doutez-vous de ma foi ?

HÉCUBE.

Non ; je n'en doute pas ;  
Et veux bien confier à ce zèle sincère  
Tout le fruit que j'attends d'un important mystère.  
Seigneur, dans ce palais où nos destins cachés  
Au malheur qui les suit viennent d'être arrachés,  
Où de tant de bienfaits que votre gloire avoué,  
Moi-même avec justice il faut que je vous loue ;  
J'ai pu , contre le sort acceptant un abri ,  
De notre éclat passé recueillir le débris,  
Et cacher ces trésors arrachés au pillage,  
Dont j'avais pour mon fils réservé l'héritage ;  
Noble ouvrage d'Illus et de Laomédon ,  
Destiné , sur ces bords , à soutenir son nom ,

Et qui doit de mon fils, dans des jours plus prospères,  
Rétablir la fortune au trône de ses pères.

Hélas ! je vous devrais sa gloire et son bonheur,  
Et de le protéger vous auriez eu l'honneur !...

Mais je n'ai pas encor perdu toute espérance,

Et vous me promettez de prendre sa défense ?

Eh bien ! donc ces trésors en mes mains demeurés

Par vos soins à mon fils doivent être livrés ?

POLYMNESTOR.

Oui, madame, et ma bouche, en cet instant suprême,  
Jure de les lui rendre.

HÉCUBE,

A mon fils ?

POLYMNESTOR.

A lui-même.

HÉCUBE.

Ah ! que de tant de soins si noblement remplis

Il me tarde déjà de vous donner le prix !

Venez donc.

POLYMNESTOR.

En quels lieux ?

HÉCUBE.

En ces lieux plus propices

Recevoir de mes mains le prix de vos services.

Mais, seigneur, en effet, vous ne pouvez savoir

Quel danger du secret me doit faire un devoir,

Et me fait des détours employer la prudence.

Vous avez, je le vois, embrassé l'espérance

De rétablir un jour le trône de nos rois  
Sur l'appui malheureux du fils que je vous dois,  
Sachez donc quels secours, quelle ressource utile,  
Vous rend de vos désirs le triomphe facile.  
Des richesses de Troie il est d'autres trésors  
Que ceux que la fortune a conduits sur ces bords.  
De ses palais détruits et des dieux du Scamandre,  
L'or à peine abattu dort encor sous la cendre ;  
Et de cent nations ce sol fertilisé  
De ses riches tributs n'est jamais épuisé.  
Sous un réduit caché du temple de Minerve,  
Et que de Troie encor la fortune conserve,  
Sont aussi les trésors, le sceptre, le bandeau  
Que mon fils quelque jour doit tirer du tombeau.  
Je ne puis qu'à vous seul en découvrir l'asile,  
Et ce lieu, pour m'ouvrir, n'est pas assez tranquille.  
Si vous osiez me suivre ?...

POLYMNESTOR.

Ordonnez de ma foi ;  
Dans votre appartement venez, conduisez-moi.  
Je vous suis.

HÉCUBE.

J'y consens. Sa retraite est plus sûre ;  
J'y peux mieux pour un fils écouter la nature,  
Mieux vous dire pour lui tout ce que mon cœur sent.  
Mon fils n'est point à plaindre, et mon fils vous attend.  
Je vais tout préparer à l'héritier de Troie  
Pour qu'en vous revoyant rien ne manque à sa joie ;

Et bientôt de mes dons, de mes présens suivi,  
 Vous rejoindrez mon fils, qui ne m'est point ravi.

## SCÈNE V.

### HÉLÉNUS, POLYMNESTOR.

HÉLÉNUS.

Quelle heureuse rencontre à mes yeux vous présente,  
 Mon père ! Et de quel sort ce moment vous exempte !  
 On court exécuter l'arrêt le plus sanglant,  
 Polyxène à la mort marche dans un instant ;  
 Et l'aveugle fureur, de ses larmes complice,  
 Semble, comme une fête, attendre son supplice.  
 Secourez-la ; venez, courons armer mon bras :  
 Je lui dois votre appui.

POLYMNESTOR.

Ne me retarde pas,  
 Et laisse à l'infortune accabler l'innocence.

HÉLÉNUS.

Quoi ! vous refuseriez de prendre sa défense ?

POLYMNESTOR.

Qui ? moi, la secourir ! malheureux ! que dis-tu ?  
 Ah ! j'ai, pour l'opprimer, trop long-temps combattu.  
 Sais-tu que ces trésors, dont une adresse heureuse  
 Réunit sous ma main la fortune douteuse,  
 Et tout ce que le ciel, accroissant ces trésors,  
 A des débris de Troie amené sur ces bords,

Tout l'or qu'à notre espoir la fortune abandonne  
S'offre à te couronner de l'éclat qu'il te donne ?  
Le sceptre, le bandeau d'un monarque orphelin,  
A sa sœur échappés, succèdent en ta main ;  
De vingt rois disparus le fortuné partage  
A mon sceptre ajouté devient ton héritage :  
De ses nombreux trésors prête à se dessaisir,  
Hécube ne m'attend que pour t'en enrichir.

HÉLÉNUS.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

POLYMNESTOR.

Ton bonheur. Va, demeure.

HÉLÉNUS.

Dieux ! quelle horreur pour vous me saisit à cette heure !  
Hécube de ses dons semble vous attirer.  
Mon père, est-ce en v<sup>os</sup> mains qu'elle les peut livrer ?  
Son fils n'est plus ; la nuit qui couvre ce mystère  
Cache encor sa fortune aux regards de sa mère ;  
Et pourtant, soupçonnant ce qu'on peut déguiser,  
C'est vous que de sa mort elle vient accuser ?  
Craignez qu'un piège affreux, quelque horreur plus sanglante,  
Ne soient les nouveaux dons que sa main vous présente ;  
Vers elle, à sa colère avant de vous offrir,  
Laissez-moi la calmer par votre repentir,  
Et courez, de sa fille embrassant la vengeance,  
Mériter votre grâce en prenant sa défense.  
C'est pour vous un devoir.

POLYMNESTOR.

Que me demandes-tu ?

HÉLÉNUS.

De fuir, sur votre front, le glaive suspendu.

POLYMNESTOR.

Tu le crois ?

HÉLÉNUS.

Pourriez-vous blâmer sa barbarie ?

(A part.)

Polyxène, je sens que j'expose ta vie,  
 Mais j'arrache mon père au trépas qui l'attend.

(A Polymnestor.)

Seigneur, de vos soldats la moitié la défend,  
 Et déjà soulevée, à ma voix qui l'anime,  
 S'avance à son secours, d'une ardeur unanime.  
 Allons les armer tous ; mourons en combattant  
 Plutôt qu'abandonner la victoire.

POLYMNESTOR.

Imprudent.

Oui, je vais à leur tête encourager leur zèle ;  
 Je fais ce que tu veux pour toi plus que pour elle.  
 Va toi-même assembler ces trésors précieux  
 Que sa mère a déjà fait briller à mes yeux.

HÉLÉNUS.

Je la vais assurer de ce zèle propice  
 A sa fille.

POLYMNESTOR à part.

Courons en hâter le supplice,  
 Et surtout contenir ces rebelles soldats.

## SCÈNE VI.

*(La nuit règne.)*

HÉCUBE, HÉLÉNUS.

HÉCUBE.

Dans le sein d'un perfide enfonçant le trépas,  
 Je vais donc à mon gré consommer ma vengeance.  
 Quelle vengeance, ô ciel ! Dieux, témoins de l'offense !  
 Juges de tant de rois, vengeurs de tant d'états,  
 Assurez mes efforts, précipitez mes pas,  
 Et qu'un coupable adroit, entouré de victimes,  
 N'évite point le piège où l'ont conduit ses crimes.  
 Le voici.

HÉLÉNUS.

Je vais donc lui rendre enfin l'espoir  
 Que de sauver sa fille elle a pu concevoir.  
 Allons, de ses douleurs calmant la source amère,  
 C'est à moi, je le sens, d'apaiser sa colère.  
 Avançons ; qu'ai-je à craindre ?... Oh ! sous d'affreux lambris,  
 Mon père, si sa voix me demandait son fils !

*(Haut.)*

Est-ce vous que j'entends, dans cette nuit obscure,  
 Hécube ? qu'à ma voix votre âme se rassure.

HÉCUBE.

Vous-même, à mon abord, ne prenez point d'effroi ;  
 Entrez dans cet asile, où je reçois mon roi.

HÉLÉNUS.

Pour calmer vos douleurs, non, c'est moi qu'il envoie,

**HÉCUBE**, sans reconnaître Héléus.  
Polydore !

**HÉLÉNUS** à part.

Ah ! grands dieux ! (Haut.) Vous découvrez ma joie...

**HÉCUBE**.

Je vois le sang d'un fils.

**HÉLÉNUS** à part.

Oh ! redoutable accent !

**HÉCUBE** tirant un poignard.

Ne te déguise plus : vois, sa mère t'attend !

**HÉLÉNUS**.

Ah ! qui peut à ce point irriter vos alarmes,  
Quand je viens vous sauver, quand vous voyez mes larmes ?  
C'est Héléus ! c'est moi !

**HÉCUBE**.

Sous de semblables traits,  
Non, tu n'as point caché la trace des forfaits.

**HÉLÉNUS**.

Ah ! revenez à vous !

**HÉCUBE**.

Reviens à toi, perfide !

**HÉLÉNUS**.

D'un père au désespoir la gloire était mon guide ;  
Content, pour vos vertus, de tenter cet effort,  
Je revolais vers lui, je lui portais...

**HÉCUBE**.

La mort.

Polymnestor, enfin, tiens ce coup, misérable !

HÉLÉNUS.

Ah ! connaissez son fils !

HÉCUBE.

Son fils n'est point coupable,  
Et de ton crime, ingrat ! ses vertus l'ont absous.

( Aux femmes qui sont dans le palais. )

Vous, achevez le traître.

HÉLÉNUS dans le palais.

Ah ! suspendez vos coups.  
Cruelle ! en est-ce assez ? Je meurs.

HÉCUBE.

Et je respire.

Laisse, laisse en mes mains ton sceptre et ton empire.  
Je le remets au fils qui devient notre appui ;  
Ma fille, pour régner, en hérite avec lui.  
Vous, Grecs, de vos vaisseaux la mer attend la proie :  
La Thrace est délivrée, et vous êtes dans Troie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

 ACTE CINQUIÈME.
 

---

## SCÈNE I.

IDA.

Oui ! pour nos vœux trompés, jour triste ! jour affreux !  
 Et de nos longs revers jout le plus malheureux !  
 Hélas ! ton astre horrible emporte l'espérance  
 Qu'un avenir plus doux calme notre souffrance.  
 Jamais de notre exil briserons-nous les fers ?  
 Oubliions-nous les maux que ce jour a soufferts ?  
 Qu'avez-vous fait, Hécube ? et parmi tant d'alarmes  
 Sur vos tristes fureurs quelles seront vos larmes,  
 En voyant l'ennemi qui vous était suspect ?  
 Notre main s'est d'horreur glacée à son aspect :  
 Hélas ! nous vous laissons le plaisir déplorable  
 De voir de vos fureurs l'ouvrage irréparable.

## SCÈNE II.

IDA, TROYENNES portant un corps voilé, qu'elles déposent à la  
 porte du palais.

UNE TROYENNE.

Arrêtez, déposez au seuil de ce palais  
 De vos gémissements ces funestes objets.

IDA.

Compagne des ennuis où ma douleur succombe,  
 Quel est le triste objet que cache cette tombe ?  
 Est-ce le corps d'un fils, de ses gouffres amers,  
 Sur ce funeste bord rejeté par les mers ?  
 Hécube a tant pleuré sa perte et sa misère !  
 Est-ce cet autre objet d'une douleur amère,  
 Ce fils qu'en sa fureur trop prompte à s'aveugler  
 Ici, presque à nos yeux elle vient d'immoler ?  
 Parlez, éclaircissez le trouble qui me presse.

UNE TROYENNE.

Qu'importe à vos regrets d'en percer la tristesse ?  
 Dans la funeste fin de deux princes amis  
 Tous deux également à notre espoir ravis,  
 Pour nos cœurs désolés la douleur est la même,  
 Et la reine deux fois doit perdre un fils qu'elle aime.  
 Venez, rendez aux morts les funèbres tributs  
 A leur dernier moment en ces lieux attendus.  
 Ou, d'un plus grand revers déplorant la disgrâce,  
 Que devient Polyxène, et quel sort nous menace ?

IDA.

Hélas ! avec le sien notre espoir est détruit ;  
 D'un malheur si constant quel peut être le fruit ?

UNE TROYENNE.

Quelle est sa destinée ?

IDA.

Horrible ! encor cachée ;  
 Seulement des vaisseaux la voile est détachée ;

Et bientôt de son sang ses vainqueurs altérés  
 Déserteront ces bords à la mort consacrés.  
 Désormais sans appui qu'en pourrait-elle attendre?  
 Quel bras peut la sauver?... et qui peut nous défendre?  
 A la tombe avec elle il nous faudra courir.

UNE TROYENNE.

Du souffle qui nous reste allons la secourir.

UNE AUTRE TROYENNE.

Je veux aller moi-même...

IDA.

Affronter son supplice?  
 Vous verrez assez tôt ce cruel sacrifice.  
 Elle approche. Ah! grands dieux! craignez de la revoir,  
 Et cachez-lui l'objet d'un nouveau désespoir.

### SCÈNE III.

POLYXÈNE, IDA, GARDES, TROYENNES.

POLYXÈNE.

Au voile sépulcral j'abandonne ma tête;  
 Et, ceinte du cyprès, votre victime est prête.  
 Approchez-vous; venez, compagnes de mon sort,  
 Et jugez de la vie en contemplant ma mort.  
 De mes cruels vainqueurs la barbare injustice  
 M'envoie attendre ici l'ordre de mon supplice.  
 J'y viens d'Hécube encore attendrir les douleurs,  
 Et sans doute à ses yeux coûter de nouveaux pleurs.

Il n'en faut point douter, c'est ma mort qui s'apprête ;  
 D'un dieu persécuteur le glaive est sur ma tête.  
 Il me faut donc mourir ! Pour quelle offense, hélas !  
 Dieux qui les connaissez, quels sont mes attentats ?  
 O toi, dont me poursuit la jalouse colère,  
 Achille, méritais-je un arrêt si sévère ?  
 J'ai banni de mon cœur l'importun souvenir  
 Du rival préféré qui dut m'appartenir.  
 A tes seules douleurs mon âme, hélas ! ouverte,  
 O frère trop aimé ! n'a pleuré que ta perte.  
 Hélas ! par quel chemin conduits au même sort  
 Tous deux sur ce rivage allons-nous à la mort ?  
 De tes tristes débris, la tombe encor sanglante,  
 Au seuil de ton palais voit ta sœur expirante.  
 Déplorable héritier des crimes de ton roi,  
 Malheureux Hélénius, quel partage pour toi !  
 Mais quelle est cette tombe à mes regards offerte,  
 De ces voiles de deuil en ce moment couverte ?  
 Restes chéris d'un frère à mes pleurs enlevés  
 Est-ce vous qu'en ces lieux nos soins auraient sauvés ?  
 Que je l'embrasse au moins....!

IDA.

Redoutez-en la vue.

Moi-même à ces objets, à ce spectacle émue,  
 J'ai craint d'autres revers que je n'attendais pas.

POLYXÈNE.

Et que craindre près d'eux, quand je sais son trépas ?

IDA.

Un malheur inouï qu'il faut que je vous cache...

POLYXÈNE.

Un malheur !... de mes jours quand j'ai fini la tâche ;  
Lorsque Priam, Hector, mes frères ne sont plus ?  
Leurs jours à mes soupirs ne seront pas rendus.  
Hors le trépas d'Hécube en est-il que j'ignore ?  
Eh ! quel malheur pour moi peut être à craindre encore ?

IDA.

Sous l'affreux désespoir de ce sort accablant  
De tout autre revers le poids est consolant ;  
Que sa douceur du moins ne vous soit pas ravie !  
Et jouissez des pleurs que ma voix vous envie.  
Vos malheurs ont produit de nouveaux attentats  
Que sans doute à vos yeux ils ne destinaient pas.  
Le ciel dans ce palais conduisant la vengeance  
D'une mère en fureur vient de punir l'offense,  
Et sur un roi cruel ses décrets suspendus  
De ses crimes affreux punissaient Hélénius.  
Hécube dans la nuit égarant sa colère,  
Porta sur lui les coups réservés pour son père.  
C'est ce crime, à nos yeux que le jour vient d'offrir ;  
C'est lui qu'à vos regards ces lieux vont découvrir.

POLYXÈNE.

Ah ! que j'écarte enfin ce voile qui le cache.

( Le corps d'Hélénius, dans les mêmes vêtements, est entièrement découvert. )

Cher prince ! c'est donc toi que le destin m'arrache ?

Toi que j'entraîne encore au trépas où je cours,  
Quand pour sauver les miens tu hasardes tes jours.  
Triste divinité des enfants de Tantale,  
Vengeance, à tout mon sang également fatale,  
Qui d'excès en excès, de crime en châtimens,  
De Priam à mes yeux perdez tous les enfans,  
Polydore est vengé!... Toi, que j'offense et j'aime,  
Dans un moment aussi tu vas l'être toi-même!  
La tombe encor long-temps ne nous sépare pas;  
Va, je te suis de près et j'attends mon trépas.  
Je te suis. Dieux jaloux! de notre intelligence,  
Quoi! déjà, je le vois, le bonheur vous offense.  
Et ne craignez-vous point qu'un désespoir nouveau  
Ne me dispute à vous, même sur son tombeau,  
Et que des mêmes feux dont mon âme est remplie  
Je ne le suive encore au-delà de la vie?  
Venez; hâtez-vous donc, et d'éteindre nos feux,  
Et de détruire un cœur où nous vivons tous deux.  
Dieux! les Grecs!... Attendons; c'est ma mort qu'on m'annonce.

## SCÈNE IV.

POLYXÈNE, HÉCUBE, ULYSSE, IDA,

GARDES, TROYENNES.

HÉCUBE.

Ah! ma fille, quel est l'arrêt qu'on vous prononce?  
Où courez-vous? Pourquoi ces voiles, ces apprêts?  
Seigneur, m'instruisez-vous de vos ordres secrets?

HÉCUBE.

POLYXÈNE.

Laissez... De quels ennuis votre âme est dévorée !

ULYSSE.

Polyxène, embrassez votre mère éplorée,  
Et suivez-moi.

HÉCUBE.

C'est donc pour la dernière fois,  
Ma fille ?

ULYSSE.

Non, madame ; au conseil de nos rois,  
Pour apprendre son sort, elle va comparaître.

POLYXÈNE.

Vous l'en croyez ? hélas ! vous devez le connaître :  
Je ne vous verrai plus !

HÉCUBE.

Quel présage fâcheux !

POLYXÈNE.

Hélas ! sur mon destin, oui, j'ouvre enfin les yeux.

HÉCUBE.

Ma fille !

POLYXÈNE.

Du soleil l'éclatante lumière,  
Ces doux rayons, bientôt auront fui ma paupière.

HÉCUBE.

Eh quoi !

POLYXÈNE.

Je ne jouis de ce soleil si beau  
Déjà qu'entre le glaive et la nuit du tombeau.

HÉCUBE.

Quoi ! de la vie encor votre cœur désespère ?

POLYXÈNE.

Père, mère, famille à mon cœur toujours chère,  
Sur la terre avec moi meurt votre souvenir ;  
Vous-même je vous fuis.

HÉCUBE.

Cruelle ! vous me fuir ?

Je n'ai plus à trembler pour votre destinée.

POLYXÈNE.

A périr avec moi seriez-vous condamnée ?

HÉCUBE.

Serais-je alors pour vous sans trouble et sans effroi ?  
Non, vous ne mourrez point, et je vivrai. Le roi,  
Ou le tyran qu'un fils peut seul nommer son père,  
Ne gêne plus l'espoir que l'amour lui suggère.  
Je viens de le frapper. Il est là.

POLYXÈNE.

Qu'ai-je ouï ?

Et voilà quel espoir vous semble un sûr appui ?

HÉCUBE.

Et doit ainsi que moi vous rassurer vous-même ;  
Un roi s'empresse, et vole aux soins de ce qu'il aime.

POLYXÈNE.

Hélénus ?

HÉCUBE.

Reprenez un front plus radieux,  
Et cherchez des autels pour vous moins odieux,

**HÉCUBE.**

Où l'hymen vous attend, et non votre supplice.  
Hélénus va vous suivre, et triompher d'Ulysse.

**POLYXÈNE.**

Madame, ah ! quelle erreur a pu vous aveugler ?

**HÉCUBE.**

Vous en doutez ?

**POLYXÈNE.**

Hélas ! que ne puis-je parler !

**HÉCUBE.**

Quoi donc ?

**POLYXÈNE.**

Votre assurance ajoute à mes alarmes ;  
Ma gloire est de vous fuir et de cacher mes larmes.

## SCÈNE V.

**HÉCUBE, ULYSSE.**

**HÉCUBE.**

Elle n'embrasse point un incertain appui,  
Et j'en crois trop moi-même un perfide ennemi.  
Ah ! ne la quittons pas.

**ULYSSE.**

O reine infortunée !  
Sachez l'arrêt des Grecs sur votre destinée.  
Vous êtes libre enfin : l'enceinte de ces mers  
Ne gêne plus vos pas, et voit tomber vos fers ;  
Et vous pouvez partout, aux regards de la terre,  
Montrer de vos vertus l'infortune exemplaire.

De vos malheurs encor vos vainqueurs attendris  
Partagent vos regrets sur la perte d'un fils ;  
Et de Polymnestor loin d'approuver l'offense ,  
Le livrent en vos mains pour en tirer vengeance.

HÉCUBE.

Elle est prise; et croyez que je n'attendais pas,  
Pour me venger de lui, l'ordre de son trépas.

ULYSSE.

Avec cet ennemi du jour que je respire ,  
De ses états encore on vous remet l'empire.  
Que ne puis-je moi-même, emportant vos regrets ,  
Acquitter vos vertus par de nouveaux bienfaits !  
Vous voyez , de nos rois signalant la justice ,  
Leur captif enchaîné que vous remet Ulysse.  
Régnez, reine, à jamais ; adieu.

## SCÈNE VI.

HÉCUBE, POLYMNESTOR, GARDES.

HÉCUBE.

Lui ! qu'ai-je vu ?

Quel sang ai-je versé par un crime imprévu ?  
Hélénus ! qu'ai-je fait ? ô malheureuse mère !  
J'arme donc contre moi ma funeste colère !  
Je n'avais qu'un appui que je dusse éprouver,  
Hélas ! et de son bras je viens de me priver.  
Lâche , barbare roi, de ma fureur complice,  
Toi seul as sous mes pas ouvert le précipice.

Ma fille est aux autels conduite en ce moment,  
 Et mon fils, sous ta main, périssait innocent ;  
 Mon fils, l'unique espoir qui manque à ma détresse,  
 Et de sa race en deuil éternelle tristesse.  
 Barbare ! en tes fureurs rien n'a pu t'alarmer,  
 Que la soif de cet or, trop prompt à t'enflammer.  
 Goûtes-en tout le fruit ; enivre-toi, barbare,  
 Des trésors que je livre à ta tendresse avare.  
 Tiens, cruel ! voilà ceux qu'en tes mains je remets :  
 Que ton cœur satisfait s'en repaisse à jamais,  
 Et, sans pouvoir calmer ta funeste indigence,  
 Épuise, sans mourir, tout l'art de ma vengeance !

## SCÈNE VII.

HÉCUBE, IDA, POLYMNESTOR, GARDES.

IDA.

Ah ! madame, en ces lieux qui peut vous retenir ?  
 Aux vaisseaux ennemis s'il vous faut parvenir,  
 Polyxène, aux autels, a subi son outrage ;  
 La flotte, à pleine voile, éloigne ce rivage ;  
 Et le port est désert.

HÉCUBE.

Dieux !

IDA.

Rassurez vos pas ;  
 Mon amour, pour le moins, ne vous trahira pas.  
 Sur quelques bords voisins faisons-nous un passage.  
 Quels sinistres adieux ! ciel !

## SCÈNE VIII.

POLYMNESTOR, GARDES.

POLYMNESTOR.

Quel nouveau langage!

Quel mélange confus de surprise et d'horreur!

Et quel est le présent que me fait sa fureur?

Ah! l'égalant aux soins qu'elle m'a vu lui rendre,

Je vois trop de ses dons ce qu'il me faut attendre.

Pourquoi, déjà chargé de trésors prétendus,

A mes côtés encor demandé-je Héléus?

Quels soupçons!..... (Découvrant Héléus.)

Ah! grands dieux! sa rage sanguinaire

N'a pu d'un trait plus fort percer le cœur d'un père.

O mon fils! que je tiens muet entre mes bras,

Sa haine dans ton sein me porte le trépas.

Cruelle! de ces mers que va tenter ta rage,

Attends que contre toi j'aie assemblé l'orage:

Aux bords les plus lointains où s'étendent mes vœux,

Puisses-tu d'Ilion voir rallumer les feux!

Puissent de tes malheurs tous ces tyrans complices

Par ton supplice enfin finir tant de supplices!

Mais tu n'iras pas loin chercher d'autres revers:

Un dieu plus fort que toi t'engloutit sur ces mers;

Et le ciel, qui devait ce prix à mon outrage,

Me fait en ce moment contempler ton naufrage.

Vous-même, sur ces bords, que l'enfer a vomis,

Quels revers, rois cruels, vous sont enfin promis!

Ulysse encor dix ans sur la mer en furie ,  
 Et d'écueils en écueils cherche en vain sa patrie.  
 Agamemnon , mourant aux bords qu'il a revus ,  
 N'a pu rompre la trame où ses jours sont tissus.  
 Écoute , roi perfide ! un sinistre présage ,  
 Dont ta Cassandre en vain veut percer le nuage ,  
 Et dont à mes désirs les destins sont garans  
 Comme un bienfait promis à mes regards mourans.

## SCÈNE IX.

POLYMNESTOR , MÉGISTE.

MÉGISTE.

Quels effroyables cris ont troublé cette terre ?  
 Régnez ; un seul moment vient d'écarter la guerre.  
 Vous êtes libre enfin , et la reine en mourant  
 Se remet sur vous seul de son règne expirant.

A peine de ces lieux s'était-elle éclipsée ,  
 Que d'abord vers la rive elle s'est empressée ;  
 Et sans revoir sa fille , ou même s'informer  
 Au bûcher dont le feu vient de la consumer ,  
 Elle a cherché les Grecs , dont les voiles profondes  
 Déjà fuyant le port s'éloignaient sur les ondes ;  
 Et de ses cris perçans effrayant les échos ,  
 Elle court après eux s'élançer dans les flots.  
 Là , de sa voix long-temps la douleur les rappelle ,  
 Ou , luttant vainement contre l'onde rebelle ,  
 Se soutient sur l'abîme où , témoin de ses pleurs ,  
 L'œil qui s'égare au loin ne voit que ses douleurs ;

Lorsque fermant aux cris la bouche qu'elle entr'ouvre,  
De l'abîme grondant une vague la couvre.

On dit même qu'au lieu témoin de ses tourmens  
Une voix pousse encor d'horribles hurlemens ;  
Et si ce trait n'est point une trompeuse image,  
Sous une forme horrible elle a caché sa rage !

Mais c'est trop rappeler d'importunes douleurs ;  
Régnez, et de ce jour écartant les malheurs.....

POLYMNESTOR.

Elle me l'a prédit : non, mon pouvoir expire.  
Vois quel est désormais l'héritier de l'empire ;  
Vois de quel trait sa rage en fuyant m'a percé,  
Et quand je perds un fils quel trône m'est laissé.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# VARIANTES.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE II.

HÉLÉNUS, IDA, TROYENNES.

HÉLÉNUS, soutenu par des Troyennes.

Avant qu'une mort lente ait fini tant d'horreurs,  
Ne puis-je à Polyxène envier ses douleurs ?  
Quelle est sa destinée ?

IDA.

Horrible ! encor cachée ;  
Seulement des vaisseaux la voile est détachée ;  
Et bientôt de son sang ses vainqueurs altérés  
Désertent ces bords, à la mort consacrés.  
C'est le sort qui l'attend.

HÉLÉNUS.

Il faut sauver sa tête.  
Ils connaîtront leur reine, en voyant ma conquête.  
Au devant de ce peuple, armé pour son trépas,  
Venez, qu'on me conduise, et soutenez mes pas.  
Mais d'un si faible effort mon cœur tremblant s'étonne,  
Et déjà sans combattre à la mort s'abandonne.  
O douleur !

IDA.

Arrêtez. Reposez-vous ici ;  
Reprenez vos esprits.

HÉLÉNUS.

O sort qui m'as trahi !  
Trop malheureuse mère ! ah ! quelle aveugle offense.  
A contre un cœur fidèle armé votre vengeance ?  
Hélas ! en ce moment achevant son destin,  
Votre fille succombe, et meurt de votre main !  
Qu'on l'avertisse au moins, allez, qu'on lui rappelle  
Que son fidèle amant voulait mourir pour elle ;  
Et jusqu'au dernier jour, plein d'un si noble effort,  
Ne la cédait qu'aux dieux, en rencontrant la mort.  
Je veux aller moi-même...

IDA.

Affronter son supplice ?  
Vous verrez assez tôt ce cruel sacrifice.  
Elle approche. Ah ! grands dieux ! craignez de la revoir,  
Et cachez-lui l'objet d'un nouveau désespoir.

### SCÈNE III.

HÉLÉNUS, POLYXÈNE, GARDES, TROYENNES.

POLYXÈNE.

Au voile sépulcral j'abandonne ma tête ;  
Et, ceinte du cyprès, votre victime est prête.  
Approchez-vous ; venez, compagnes de mon sort,  
Et jugez de la vie en contemplant ma mort.

De mes cruels vainqueurs la barbare injustice  
 M'envoie attendre ici l'ordre de mon supplice.  
 J'y viens d'Hécube encore attendrir les douleurs,  
 Et sans doute à ses yeux coûter de nouveaux pleurs.  
 Il n'en faut point douter, c'est ma mort qui s'apprête;  
 D'un dieu persécuteur le glaive est sur ma tête.  
 Il me faut donc mourir ! Pour quelle offense, hélas !  
 Dieux qui les connaissez, quels sont mes attentats ?  
 O toi, dont me poursuit la jalouse colère,  
 Achille, méritais-je un arrêt si sévère ?  
 J'ai banni de mon cœur l'importun souvenir  
 Du rival préféré qui dut m'appartenir.  
 A tes seules douleurs mon âme, hélas ! ouverte,  
 O frère trop aimé ! n'a pleuré que ta perte.  
 Hélas ! par quel chemin conduits au même sort  
 Tous deux sur ce rivage allons-nous à la mort ?  
 De tes tristes débris, la tombe encor sanglante,  
 Au seuil de ton palais voit ta sœur expirante.  
 Déplorable héritier des crimes de ton roi,  
 Malheureux Hélénius, quel partage pour toi !

HÉLÉNUS.

Non ; je n'accepte pas le funeste héritage  
 Des dons qu'avec ta haine il faut que je partage.

POLYXÈNE.

Ciel ! que vois-je ?

HÉLÉNUS.

Un cruel, un juste châtiment,  
 Des douleurs d'une mère et des pleurs d'un enfant.

Hécube, dans la nuit égarant sa colère,  
 Porta sur moi les coups réservés pour mon père;  
 Mais loin de moi le tort d'accuser mon trépas!  
 D'un supplice trop doux, va, je ne me plains pas;  
 Polydore est vengé. Toi, que j'offense et j'aime,  
 Hélas! puisse ton cœur me pardonner de même!

POLYXÈNE.

Qui? moi! te pardonner, à mes pieds abattu,  
 Et périssant pour moi, malgré tant de vertu?  
 Hélénus, le moment où finit ma tendresse,  
 Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans faiblesse.  
 Reçois donc aujourd'hui l'aveu dissimulé  
 Du violent amour dont pour toi j'ai brûlé;  
 Mais une fois instruit, respecte le silence  
 Des feux dont je rougis, dont mon orgueil s'offense;  
 Je te plains, je t'excuse, et je fais mon devoir;  
 Content de mes regrets, cède à mon désespoir.

HÉLÉNUS.

Leur douceur peut calmer la douleur de ta perte;  
 Elle adoucit ma mort, l'horreur que j'ai soufferte.  
 Le ciel n'a pas permis que ton sang adoré,  
 Par ce honteux hymen se soit déshonoré,  
 Et joigne au sang abject de l'assassin d'un frère,  
 La vertueuse main qu'il faut que je révère.  
 Je sens en te voyant mon âme s'affaiblir,  
 Et puis mourir au moins sans t'avoir fait rougir.  
 Polyxène, adieu; va, pardonne-moi l'offense  
 De mourir avant toi, sans prendre ta défense.

80 VARIANTES D'HÉCUBE. ACTE V, SCÈNE III.

POLYXÈNE.

Va, je te suis de près, et j'attends mon trépas.

HÉLÉNUS.

Viens donc, et que la mort ne nous sépare pas.  
J'expire.

POLYXÈNE.

Dieux jaloux ! de notre intelligence,  
Quoi ! déjà, je le vois, le bonheur vous offense.  
Et ne craignez-vous point qu'un désespoir nouveau  
Ne me dispute à vous, même sur son tombeau,  
Et que des mêmes feux dont mon âme est remplie  
Je ne le suive encore au-delà de la vie ?  
Venez ; hâtez-vous donc, et d'éteindre nos feux,  
Et de détruire un cœur où nous vivons tous deux.  
Dieux ! les Grecs ! ... Attendons ; c'est ma mort qu'on m'annonce.

. . . . .  
. . . . .

FIN.